

Diana Gabaldon

# OUTLANDER

Les tambours de l'automne



La série  
événement  
aux USA





# OUTLANDER

LIVRE-4

Les tambours  
de l'automne

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

Outlander, livre 1  
Le chardon et le tartan

Outlander, livre 2  
Le talisman

Outlander, livre 3  
Le voyage

DIANA  
GABALDON  
  
OUTLANDER

LIVRE-4

Les tambours  
de l'automne

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Philippe Safari*



*Titre original :*  
DRUMS OF AUTOMN

© Diana Gabaldon, 1997.

*Pour la traduction française :*  
© Presses de la Cité, 1998 et pour la présente édition, 2013

*Tout compte fait, ce livre parle beaucoup de paternité.  
Je le dédie donc à mon père, Tony Gabaldon,  
qui raconte lui aussi tout un tas d'histoires.*



## Prologue

*Je n'ai jamais eu peur des fantômes. Après tout, je les côtoie chaque jour. Lorsque je me regarde dans un miroir, ce sont les yeux de ma mère qui me regardent. Lorsque je souris, c'est avec le même sourire qui a séduit mon arrière-grand-père et a abouti à l'être que je suis.*

*Non, pourquoi devrais-je avoir peur du contact de ces mains disparues qui se posent sur moi avec amour ? Pourquoi aurais-je peur de ceux qui ont façonné ma chair, laissant en moi leur empreinte longtemps après avoir quitté ce monde ?*

*Plus encore, pourquoi craindre ces fantômes qui peuplent brièvement mes pensées ? Toutes les bibliothèques en sont pleines. Il suffit de prendre un livre sur une étagère poussiéreuse pour être hanté par l'esprit d'un être mort depuis des années mais toujours aussi vivant au fil des pages.*

*Naturellement, ce ne sont pas ces fantômes familiers qui troublent nos nuits et nous donnent la chair de poule pendant le jour, qui nous font sursauter et jeter des regards furtifs par-dessus notre épaule, braquer une lampe de poche dans les recoins sombres, écouter l'écho de pas qui résonnent au loin tandis que nous marchons seuls dans une rue sombre.*

*Ces fantômes passent à nos côtés et nous traversent sans cesse, nous masquant l'avenir. Nous interrogeons le miroir et distinguons l'ombre d'autres visages qui nous contemplent au travers des ans. Nous apercevons la silhouette d'un souvenir se dressant sur le pas d'une porte où il n'y a personne. Parce qu'ils sont notre sang et notre mémoire, nous donnons vie à nos propres fantômes, nous nous hantons nous-mêmes.*

*Chaque fantôme resurgit, sans y être invité, des ténèbres brumeuses du songe et du silence.*

*Notre esprit rationnel dit : « Non, cela n'existe pas. »*

*Mais une autre partie de nous-mêmes nous murmure : « Et pourquoi pas ? »*

*Nous arrivons et nous repartons dans le mystère. Entre les deux, nous nous efforçons de ne pas y penser. Mais, de temps à autre, une brise traverse la pièce silencieuse et me caresse tendrement la nuque. Je crois que c'est ma mère.*

## PREMIÈRE PARTIE

### Le meilleur des mondes



## Une pendaison dans le jardin d'Éden

*Charleston, juin 1767*

J'ENTENDIS LES TAMBOURS bien avant de les voir. Leur roulement vibrait dans le creux de mon ventre et me donnait l'impression d'être devenue une caisse de résonance. La musique se diffusait à travers la foule, un rythme militaire saccadé qui étouffait les bruits de conversation et les salves de canon. Tout le monde se tut et les têtes se tournèrent vers East Bay Street, qui s'étendait du nouveau bureau des douanes, encore en construction, aux jardins de White Point.

Il faisait chaud, même pour un mois de juin à Charleston. Les meilleures places se trouvaient sur la digue, où l'air circulait. Là où je me tenais, c'était un four. Mes jupons étaient trempés et mon corselet en coton me collait au corps. Je m'essuyai le visage pour la millième fois et soulevai mes cheveux dans l'espoir de me rafraîchir la nuque.

Le simple fait de penser à mon cou accentua mon malaise. Malgré moi, je me passai les doigts autour de la gorge. Je pouvais sentir mon pouls battre dans ma carotide, au rythme des tambours. À chaque inspiration, l'air chaud et humide m'emplissait la gorge, m'étouffait presque.

J'enlevai aussitôt ma main et inspirai profondément par le nez. Grave erreur ! L'homme qui se tenait devant moi ne s'était pas lavé depuis au moins un mois. La cravate qui ceignait son cou trapu était noire de crasse et ses vêtements dégageaient une odeur rance et musquée, âcre même dans la puanteur de la foule. Les effluves de pain chaud et de porc grillé qui s'élevaient des étals voisins se mêlaient à ceux des algues en décomposition et n'étaient que ponctuellement dissipés par une brise iodée provenant du port.

Plusieurs enfants autour de moi étiraient le cou et ouvraient grand des bouches curieuses, se glissaient entre les chênes et les palmiers nains pour regarder vers le haut de la rue, vite rappelés à l'ordre par leurs parents inquiets. La fillette la plus proche de moi avait un petit cou fin et blanc comme une jeune pousse d'herbe, tendre et fragile.

Un frisson d'excitation parcourut les rangs. La procession venait d'apparaître au bout de la rue. Le grondement des tambours se fit plus fort.

À mon côté, Fergus tordait le cou dans tous les sens.

— Où il est ? marmonna-t-il. J'aurais dû l'accompagner.

— Il ne va plus tarder.

Je me retins de me hisser sur la pointe des pieds, sentant que ce n'était pas du meilleur goût. Je lançai néanmoins des regards autour de moi, le cherchant des yeux. Jamie était facile à repérer dans une foule. Il mesurait une tête de plus que les autres et sa chevelure attirait les reflets du soleil en projetant des éclats d'or roux. Mais je ne vis qu'une mer houleuse de bonnets et de tricornes : les spectateurs arrivés trop tard pour se trouver une place à l'ombre.

Les étendards apparurent en premier, au-dessus des premiers rangs survoltés. D'abord le drapeau de la Grande-Bretagne, ensuite la bannière de la colonie royale de Caroline du Nord, puis celle portant les armes du lord gouverneur de la colonie.

Vinrent ensuite les tambours, marchant au rythme martial deux par deux, leurs baguettes tantôt marquant les temps et

tantôt produisant un roulement continu. C'était une marche lente, sinistre et inexorable. Ils l'appelaient la « marche funèbre », un nom bien approprié aux circonstances. Elle noyait les autres bruits de la rue.

Le détachement de dragons anglais les suivait à pied ; enfin, au milieu d'un carré de tuniques rouges, s'avancèrent les condamnés.

Ils étaient trois, les mains liées sur le ventre, attachés entre eux par une chaîne passée dans les fers qu'ils portaient au cou. Le premier était petit et âgé, vêtu de haillons et dans un piteux état. Il titubait et trébuchait sans cesse ; le prêtre qui accompagnait les prisonniers finit par le soutenir par le bras.

— C'est lui, Gavin Hayes ? demandai-je discrètement à Fergus. Il n'a pas l'air dans son assiette.

— Il est complètement saoul.

La réponse avait jailli dans mon dos. Je fis volte-face et découvris Jamie qui observait la triste procession par-dessus mon épaule.

La marche hésitante du petit homme perturbait l'avancée du défilé. Son pas incertain forçait les deux autres condamnés à louvoyer ; on aurait dit trois ivrognes sortant d'une taverne. J'entendis quelques rires s'élever au-dessus des tambours, suivis d'interjections et de plaisanteries lancées depuis les balcons ouvrés des maisons qui bordaient East Bay Street.

— C'est toi qui l'as fait boire ? demandai-je à Jamie.

J'avais parlé à voix basse pour ne pas attirer l'attention, mais j'aurais pu hurler en agitant les bras. Tout le monde avait les yeux rivés sur la scène.

— Il m'a supplié. C'est tout ce que j'ai pu faire pour lui.

— C'était quoi, du brandy ou du whisky ? questionna Fergus.

Il évaluait la démarche de Hayes d'un œil expert.

— Qu'est-ce que tu crois ? C'est un vrai Écossais. Il m'a réclamé du whisky.

La voix de Jamie avait beau sembler aussi calme que son visage, j'y décelai une certaine tension.

— Bon choix, opina Fergus. Avec un peu de chance, il ne se rendra même pas compte de ce qui lui arrive.

Le petit homme venait de s'écarter du prêtre et de s'étaler de tout son long sur la chaussée de terre battue, faisant tomber à genoux celui qui venait derrière lui. Le troisième condamné, un grand gaillard, parvint à rester debout mais oscilla sur place, genoux fléchis, en cherchant désespérément à retrouver son équilibre. La foule rugit de plaisir.

Le capitaine de la garde, coiffé d'une perruque blanche et d'un casque dont le gorgerin métallique lui tombait jusque sur les épaules, était cramoisi, tant par l'effet de la fureur qu'à cause de la chaleur. Il aboya un ordre au-dessus du roulement des tambours et un soldat sortit des rangs pour ôter la chaîne qui reliait les prisonniers. Hayes fut remis debout sans ménagement, un garde le soutenant sous chaque bras, et la procession reprit sa marche dans un ordre plus protocolaire.

Lorsqu'ils atteignirent la potence, plus personne ne riait. Une charrette attelée à un mulet attendait sous un énorme chêne. Je sentais la vibration des tambours sous mes pieds. La chaleur et les odeurs me soulevaient le cœur. Les tambours se turent brusquement et un silence inattendu siffla dans mes tympans.

— Tu n'as pas besoin de regarder, *Sassenach*, me chuchota Jamie. Retourne à la carriole.

Lui-même ne pouvait détacher ses yeux de Hayes, qui chancelait entre ses deux gardes tout en marmonnant dans sa barbe, lançant des regards vitreux autour de lui.

Je n'avais aucune envie d'assister au spectacle, mais je ne pouvais pas non plus laisser Jamie subir seul cette épreuve. Il était venu pour Gavin Hayes, j'étais venue pour lui. Je lui pris la main.

— Je reste.

Jamie se redressa, tête haute, et avança d'un pas, s'assurant qu'il était bien visible au milieu de la foule. Si Hayes possédait encore assez de lucidité, sa dernière vision de ce monde serait le visage d'un ami.

Il n'était pas totalement ivre. Il lança des regards affolés autour de lui tandis qu'on le hissait sur la charrette, étirant le cou, cherchant désespérément quelque chose des yeux.

— *Gabhainn ! À charaid !* cria soudain Jamie.

Hayes le repéra aussitôt et cessa de se débattre.

Il se tint droit et oscilla doucement pendant qu'on lisait le chef d'accusation : larcin équivalant à un montant de six livres et dix shillings. Il était couvert de poussière rouge et des perles de sueur tremblotaient au bout de sa barbe grise. Le prêtre, penché vers lui, murmurait dans son oreille d'un air compatissant.

Les tambours reprirent leur roulement régulier. Le bourreau fit glisser le nœud au-dessus de la tête du petit homme chauve et l'ajusta avec précision, juste sous l'oreille. Le capitaine de la garde se mit au garde-à-vous, le sabre brandi haut devant lui.

Soudain, le condamné se redressa. Les yeux fixés sur Jamie, il ouvrit la bouche comme s'il s'apprêtait à parler.

Dans le soleil matinal, le sabre lançait des éclats aveuglants. Les tambours se turent dans un *vlan !* final.

Les lèvres de Jamie étaient blêmes, ses yeux grands ouverts. Dans un coin de mon champ de vision, je devinai la corde se tendant soudain et le bref sursaut d'un amas de vêtements qui se balançaient. Une âcre odeur d'urine et de fèces se répandit dans l'air lourd.

Sur ma gauche, Fergus observait la scène d'un air neutre.

— Finalement, je crois qu'il s'en est rendu compte, murmura-t-il avec regret.

Le corps se balançait, poids mort oscillant comme un plomb au bout d'un fil. Un soupir parcourut la foule, à la fois

impressionnée et soulagée. Dans le ciel clair, un vol d'hironnelles de mer passa en criant. Les bruits du port étaient étouffés par l'air brûlant. La place, elle, demeurait silencieuse. De l'endroit où je me tenais, j'entendais les gouttes qui tombaient du bout de la chaussure du cadavre.

Comme je n'avais pas connu Gavin Hayes, sa mort ne m'affectait guère, mais je me réjouissais qu'elle ait été brève. Je lançai un regard vers lui, avec un étrange sentiment d'indiscrétion. C'était une façon trop publique de vivre un moment très intime et je me sentais vaguement gênée d'être là.

Le bourreau connaissait son travail. Il n'y avait pas eu de lutte pénible, pas d'yeux exorbités, pas de langue pendante. La petite tête ronde de Gavin restait inclinée sur le côté, son cou tendu de façon grotesque mais brisé net.

Après s'être assuré que Hayes était bien mort, le capitaine fit un signe du bout de son sabre pour qu'on amène le condamné suivant. Il balaya du regard la rangée d'uniformes rouges, puis ses yeux s'écarrillèrent de rage.

Au même moment, un cri s'éleva dans la foule et un frisson d'excitation la parcourut. Une petite bousculade se produisit et les têtes pivotèrent dans toutes les directions.

— Il a filé !

— Le voilà !

— Arrêtez-le !

Le troisième prisonnier, le grand jeune homme, avait profité de l'exécution de Gavin pour s'enfuir, échappant à la vigilance du garde, trop fasciné par le spectacle de la mort pour bien le surveiller.

Je perçus un vague mouvement derrière l'étal d'un vendeur, un bref éclat blond pâle. Certains des soldats le virent eux aussi et se mirent à courir dans cette direction, tandis que d'autres partaient en sens inverse. Dans la pagaille, ils ne parvinrent qu'à augmenter la confusion.

Le visage empourpré, le capitaine de la garde hurlait à tue-tête, d'une voix à peine audible au milieu du vacarme. Le deu-

xième prisonnier, hagard, fut saisi et entraîné vers la garnison pendant que les dragons anglais se remettaient en rangs sous les vociférations de leur chef.

Jamie glissa un bras autour de ma taille et m'emmena hors du flot humain qui reculait vers nous, battant en retraite devant un escadron qui s'apprêtait à quadriller le secteur sous les beuglements hystériques d'un sergent.

— On ferait mieux d'aller retrouver Ian, suggéra-t-il.

Il repoussa un groupe et se tourna vers Fergus en lui indiquant la potence d'un signe de tête.

— Tu iras réclamer le corps. On se retrouve tout à l'heure à la taverne du *Saule*.

Nous nous faufilemes dans la foule, remontant l'allée pavée vers les docks des marchands.

— Tu crois qu'ils vont le capturer ? demandai-je.

— Sans doute. Où veux-tu qu'il aille ?

Il avait parlé sur un ton absent, le front plissé. Manifestement, le mort occupait trop son esprit pour qu'il se soucie du survivant.

— Hayes avait de la famille ?

— Non. C'est ce que je lui ai demandé quand je lui ai apporté le whisky. Il pensait avoir encore un frère en vie quelque part, mais il ignorait où. Son frère a été déporté en Virginie peu après le Soulèvement et n'a pas donné de nouvelles depuis.

Cela n'avait rien d'étonnant : les déportés étaient vendus à des planteurs pour une durée déterminée et n'avaient aucun moyen de communiquer avec leurs proches restés en Écosse, à moins de tomber sur un maître assez bon pour accepter de transmettre une lettre. Quand bien même, il était peu probable qu'une lettre ait pu parvenir jusqu'à Gavin Hayes, qui avait passé dix ans à la prison d'Ardsmuir avant d'être déporté.

— Duncan ! cria Jamie.

Un grand homme maigre fit volte-face et agita une main en signe de reconnaissance. Il se fraya un chemin dans la foule

en avançant en crabe, balançant son bras unique devant lui pour écarter ceux qui se trouvaient en travers de son chemin.

— *Mac Dubh*, dit-il avec un petit salut de la tête. Madame Claire...

Son long visage étroit était empli de tristesse. Lui aussi avait autrefois été emprisonné à Ardsmuir, avec Hayes et Jamie. Seule la gangrène qui lui avait coûté le bras lui avait évité d'être déporté avec les autres. Ne pouvant le vendre comme ouvrier agricole sur une plantation, on l'avait gracié, relaxé et laissé libre de mourir de faim jusqu'à ce que Jamie le retrouve.

— Que l'âme de ce pauvre Gavin repose en paix, déclarait-il d'un air sombre.

Jamie marmonna une réponse en gaélique et se signa. Puis il se redressa, faisant un effort visible pour dissiper l'atmosphère oppressante.

— Je vais aller aux docks chercher un navire pour Ian. Ensuite, on enterrera Gavin. Mais il faut d'abord s'occuper du voyage de ce garçon.

Nous nous faufilâmes jusqu'aux docks, zigzaguant entre les groupes de bavards, évitant les fardiens et les brouettes qui allaient et venaient à travers la populace avec l'indifférence typique des commerçants.

Une escouade de soldats déboula au petit trot à l'autre bout du quai et fendit la foule comme un jet de vinaigre dans une mayonnaise. Le soleil luisait sur la pointe de leurs baïonnettes et le martèlement de leurs bottes sur les lattes de bois couvrait les bruits du port comme un roulement de tambour étouffé. Même les traîneaux et les charrettes s'arrêtèrent pour les laisser passer.

— Surveille ta poche, *Sassenach*, me murmura Jamie.

Il me guida vers un espace étroit, coincé entre une esclave en turban qui serrait deux petits enfants contre elle et un prédicateur de rue perché sur une caisse. Ce dernier s'époumonait, haranguant les passants au sujet du péché et du repentir, mais seul un mot sur trois était audible au milieu du raffut.

— Ne t'inquiète pas, ma poche est cousue, assurai-je à Jamie.

Néanmoins, je palpai la petite bosse qui se balançait contre ma cuisse.

— Et la tienne ? demandai-je.

Il sourit et inclina son chapeau devant ses yeux.

— Elle est là où se trouverait mon *sporran* si j'en avais un. Tant que je ne croise pas une traînée aux doigts agiles, il n'y a pas de danger.

Je lançai un regard vers la masse protubérante de sa braguette. Avec ses épaules larges, sa taille haute, ses traits virils et son port fier de Highlander, toutes les femmes se retournaient sur son passage, même si sa chevelure rousse restait cachée sous un sobre tricorné bleu. En outre, les culottes trop petites qu'on lui avait prêtées ne cachaient pas grand-chose de son anatomie généreuse, effet encore accentué par le fait qu'il ne s'en rendait absolument pas compte.

— Tu es une tentation ambulante pour les traînées, répondis-je. Reste auprès de moi, je te protégerai.

Il se mit à rire et me prit le bras.

— Ian ! cria-t-il soudain.

Nous venions d'arriver dans un endroit dégagé. Un adolescent dégingandé redressa la tête, écartant une lourde mèche brune de son front. Nous apercevant, il afficha un sourire radieux.

— Oncle Jamie ! Je croyais ne jamais vous retrouver dans cette foule ! Je n'ai jamais vu ça, il y a plus de monde que sur le grand marché d'Édimbourg !

Il s'essuya le visage du revers de sa manche, laissant une grande traînée noire sur sa joue. Son oncle le dévisagea d'un air réprobateur.

— Tu m'as l'air bien joyeux pour quelqu'un qui vient de voir un homme se faire pendre.

Ian cessa aussitôt de sourire, s'efforçant de prendre une mine de circonstance.

— C'est que je n'ai pas assisté à l'exécution, oncle Jamie.  
Duncan haussa un sourcil surpris et Ian se mit à rougir.

— Ce n'est pas que... je... j'avais peur, mais... j'avais autre chose à faire.

Jamie esquissa un léger sourire et lui donna une petite tape dans le dos.

— Ne t'inquiète pas, Ian. Moi-même, j'aurais préféré être ailleurs, mais Gavin était un ami.

— Je sais, mon oncle. Je suis désolé.

Une lueur de compassion brilla au fond de ses grands yeux bruns, le seul trait de son visage pouvant prétendre à la beauté. Il se tourna vers moi.

— C'était affreux, ma tante, non ?

— Oui, mais c'est fini maintenant.

Je sortis un mouchoir moite de mon corsage et me haussai sur la pointe des pieds pour essuyer la tache noire sur sa joue. Duncan Innes secoua la tête d'un air navré.

— Oui... pauvre Hayes. Enfin, c'est toujours mieux que de crever de faim, ce qui lui serait arrivé tôt ou tard.

Jamie, peu enclin à gaspiller du temps en lamentations, poussa un soupir impatient.

— Allons-y, déclara-t-il. Le *Bonnie Mary* devrait se trouver à l'autre bout du quai.

Je vis Ian lancer un regard hésitant vers son oncle et s'apprêter à protester, mais Jamie s'était déjà dirigé vers le port et se frayait un passage dans la foule. L'adolescent se tourna vers moi d'un air impuissant, haussa les épaules puis me tendit le bras.

Nous suivîmes Jamie derrière les entrepôts qui bordaient les docks, croisant des marins, des déchargeurs, des esclaves, des passagers, des clients et des marchands de toutes sortes. Charleston était un grand port marchand et les affaires florissaient. Pendant la haute saison, plus de cent navires par mois arrivaient et repartaient vers l'Europe.

Le *Bonnie Mary* appartenait à un ami de Jared Fraser, le cousin de Jamie qui avait fait fortune en France dans le commerce des alcools. Avec un peu de chance, son capitaine accepterait de prendre Ian à bord comme garçon de cabine et de le ramener à Édimbourg.

Ian n'était pas ravi par cette perspective mais son oncle était résolu à le renvoyer en Écosse à la première occasion. C'était, entre autres, la présence du *Bonnie Mary* à Charleston qui nous avait fait venir de Géorgie, où nous avions échoué, par accident, deux mois plus tôt.

Au moment où nous passions devant une taverne, une servante en haillons en sortit avec un pot d'ordures. Elle aperçut Jamie, cala son pot contre sa hanche, lui adressa un regard enjôleur et pinça les lèvres dans une moue boudeuse. Il passa sans la voir. Elle éclata de rire, sa tête en arrière, lança les détritits au cochon qui dormait au pied des marches et rentra à l'intérieur en faisant virevolter ses jupons.

Jamie mit sa main en visière pour tenter d'apercevoir les mâts alignés au loin et tira machinalement sur sa braguette, se tortillant sur place. Je vins me placer derrière lui et lui pris le bras.

— Les bijoux de famille sont toujours en sécurité ? murmurai-je.

— Ils me font un mal de chien mais ils ne risquent rien, grogna-t-il.

Il tripota les lacets de sa culotte avec une grimace.

— J'aurais mieux fait de me les mettre dans le derrière, bougonna-t-il.

— Dans ce cas-là, j'aime autant que ce soit toi qui les portes ! Pour ma part, je préfère risquer d'être volée.

Les « bijoux de famille » étaient précisément cela. Poussés par un ouragan, nous avions échoué sur la côte de la Géorgie trempés, en haillons, sans un sou en poche, mais avec une poignée de grosses pierres précieuses.

Je priais que le capitaine du *Bonnie Mary* eût assez d'estime pour Jared Fraser pour prendre Ian comme garçon de cabine. Autrement, nous n'aurions jamais de quoi lui payer un billet.

En théorie, la bourse de Jamie contenait une fortune. En pratique, les pierres précieuses ne nous étaient guère plus utiles que des cailloux ramassés sur la plage. Certes, elles étaient plus discrètes à transporter que des sacs d'argent liquide, mais encore fallait-il pouvoir les convertir en pièces sonnantes et trébuchantes.

Dans les colonies du Sud, la plupart des transactions s'opéraient au moyen du troc. Tout ce qui ne pouvait s'échanger était réglé en lettres de change rédigées par de riches marchands ou banquiers. Or les banquiers ne couraient pas les rues des petites villes de Géorgie. Ceux qui auraient investi leur capital en pierres précieuses étaient encore plus rares. Bien que prospère, le cultivateur de riz chez qui nous avions atterri à Savannah nous avait assuré que lui-même avait toutes les peines du monde à mettre la main sur deux livres sterling. De fait, il n'existait sans doute pas dix livres d'or et d'argent dans toute la colonie.

La route que nous avons suivie en progressant vers le nord ne nous avait guère offert de possibilités de vendre l'une des pierres : nous n'avions traversé que d'immenses étendues de marais salants et de forêts de pins. Charleston était la première ville digne de ce nom que nous rencontrions, assez grande pour accueillir des marchands et des banquiers susceptibles de nous aider à liquider une partie de nos avoirs gelés.

Cela dit, rien ne pouvait rester gelé très longtemps l'été à Charleston. La transpiration coulait en rigoles dans ma nuque. Sous ma robe, ma combinaison de lin trempée adhérait à ma peau. Même près du port, il n'y avait pas le moindre souffle d'air. Les odeurs de goudron chaud, de poisson crevé et d'ouvriers en nage prenaient à la gorge.

En dépit de leurs protestations, Jamie avait tenu à offrir l'une de nos pierres précieuses à M. et Mme Olivier, le char-

mant couple qui nous avait hébergés lorsque nous avions échoué pratiquement sur le pas de leur porte. En retour, ils nous avaient donné un chariot, deux chevaux, des vêtements propres, des provisions pour le voyage et une petite somme d'argent liquide.

De cette somme, il ne restait que les six shillings et trois pence qui cliquetaient dans ma poche : la totalité de nos avoirs disponibles.

— Par ici, oncle Jamie, déclara Ian. J'ai fait une acquisition que je voudrais te montrer.

Il lui adressa un sourire incertain.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Jamie, suspicieux.

Sans répondre, Ian s'enfonça dans un groupe d'esclaves en jouant des coudes. Ruisselants, ces derniers étaient en train de charger des balles poudreuses d'indigo séché sur un bateau amarré à quai.

— Je ne sais pas ce que tu mijotes, grommela Jamie, mais je ne vois pas comment tu as pu te procurer quoi que ce soit sans un sou en poche.

— Je ne l'ai pas acheté, je l'ai gagné aux dés.

— Aux dés ! Mais enfin, Ian, tu ne peux pas jouer aux dés alors que tu n'as pas d'argent !

Sans me lâcher la main, il pressa le pas pour rattraper son neveu.

— Mais toi, tu le fais tout le temps ! se défendit l'adolescent en s'arrêtant pour nous attendre. Tu as joué dans toutes les tavernes et les auberges où on s'est arrêtés depuis notre départ.

— Oui, mais c'était aux cartes, pas aux dés ! Et puis... je sais ce que je fais.

— Moi aussi ! répliqua Ian avec fierté. D'ailleurs, la preuve... j'ai gagné !

Jamie leva les yeux au ciel.

— Ian ! Je suis soulagé que tu rentres en Écosse avant de te faire trucher. Promets-moi de ne pas jouer aux dés avec

les marins. Une fois en pleine mer, tu seras à leur merci si les choses tournent mal.

Ian ne l'écoutait plus. Il était arrivé devant un poteau à demi effondré au pied duquel était attachée une corde. Il se tourna vers nous et nous montra du doigt la « chose » attachée au bout.

— Vous voyez ? C'est un chien, annonça-t-il.

Je fis un pas derrière Jamie, m'agrippant à son bras.

— Attention, Ian ! m'écriai-je. Ce n'est pas un chien, c'est un loup ! Un *grand* loup. Tu ferais mieux de reculer avant qu'il ne t'arrache une moitié de fesse.

Le loup dressa une oreille nonchalante dans ma direction, me lança un regard dédaigneux, puis se détourna comme si je n'existais pas. Il était assis sur son arrière-train, pantelant. Ses grands yeux jaunes fixaient Ian avec une intensité qui pouvait passer pour de la dévotion aux yeux de quiconque n'ayant jamais vu un loup de sa vie. Ce qui n'était pas mon cas.

— Ces bêtes sont féroces ! insistai-je. Elles peuvent t'ouvrir la gorge en un clin d'œil.

Peu impressionné, Jamie s'accroupit pour examiner l'animal.

— Ce n'est pas vraiment un loup, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'un air intrigué.

Il avança une main molle vers la bête, l'invitant à lui flairer les doigts. Je fermai les yeux, m'attendant au pire. N'entendant aucun cri, je les rouvris. Jamie était en train d'inspecter la truffe du loup.

— Belle bête ! conclut-il en lui grattant familièrement le crâne.

Le monstre plissa ses yeux jaunes. Était-ce de plaisir ou, ce qui était plus probable, de délectation anticipée à l'idée d'arracher le nez de Jamie ?

— Elle est plus grosse qu'un loup, ajouta-t-il. Son poitrail et sa tête sont plus larges et elle est nettement plus haute sur pattes.

— Sa mère était un chien-loup irlandais, expliqua Ian avec attendrissement.

Il s'était agenouillé près de son oncle, lui parlant avec enthousiasme tout en grattant la tête grise.

— ... Elle s'est enfuie dans les bois alors qu'elle était en chaleur et elle est rentrée grosse.

— Ah, je vois...

Jamie marmonnait des mots tendres en gaélique en caressant la grosse patte velue. Chacune de ses griffes incurvées mesurait au moins cinq centimètres de long. La créature tendit le museau, les yeux mi-clos, hérissant l'épaisse fourrure de son cou.

À mon côté, Duncan haussa les sourcils d'un air consterné et poussa un soupir agacé. Duncan n'était pas un ami des bêtes.

— Jamie... commençai-je.

Il ne m'entendit pas, trop occupé à gâtifier avec la bête.

— *Balach Boidheach*. Ça, c'est un bon gros toutou !

— Peut-on savoir de quoi cette chose va se nourrir ? demandai-je en forçant la voix.

Cet argument fit mouche.

— Ah ! dit-il.

Il regarda le chien aux yeux jaunes avec regret et se releva lentement.

— Ta tante a raison, Ian, déclara-t-il. Nous n'avons pas de quoi le nourrir.

— Ce n'est pas un problème ! répliqua Ian. Il a l'habitude de se nourrir tout seul.

— Ici, en pleine ville ? m'exclamai-je. Il mange quoi, des petits enfants ?

Ian me lança un regard vexé.

— Bien sûr que non, ma tante. Des poissons.

Voyant trois visages sceptiques tournés vers lui, il se laissa tomber à genoux et, prenant la gueule du chien dans ses deux mains, il l'ouvrit en grand.

— C'est vrai, oncle Jamie ! Je te le jure ! Sens un peu son haleine !

Jamie lança un regard dubitatif vers la double rangée de crocs étincelants et se gratta le menton.

— Je... euh... je te crois sur parole, mon garçon. S'il te plaît, fais attention à tes doigts.

Ian lâcha la gueule de l'animal, qui se referma dans un claquement sec, projetant un peu de salive sur le quai. Il essuya ses mains sur ses culottes, l'air ravi.

— Ne t'inquiète pas, oncle Jamie, lança-t-il joyeusement. J'étais sûr qu'il ne me mordrait pas. Au fait, il s'appelle Rollo.

Jamie se caressa les lèvres, hésitant encore.

— Mmhm... Quels que soient son nom et son régime alimentaire, le capitaine du *Bonnie Mary* ne l'acceptera sans doute pas à bord.

Ian ne répondit pas mais son air réjoui ne disparut pas pour autant. À dire vrai, il s'accentua encore. Remarquant son sourire radieux, Jamie se raidit.

— Ah non ! s'écria-t-il avec horreur. Ne me dis pas que...

— Si. Il a quitté le port il y a trois jours. Nous sommes arrivés trop tard, oncle Jamie.

Jamie marmonna quelque chose en gaélique qui m'échappa mais Duncan, lui, prit un air scandalisé.

— Tonnerre ! lança Jamie. Tonnerre de Dieu !

Il ôta son chapeau et se passa une main sur le visage. Il était rouge, échevelé. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis renonça, découragé.

Ian arbora une mine faussement navrée.

— Je suis désolé, oncle Jamie. J'essaierai de me faire tout petit, c'est promis. Et puis je peux trouver du travail. Je ne vous coûterai rien.

Le visage de Jamie se radoucit. Il esquisça un faible sourire et tapota l'épaule du jeune homme.

— Ce n'est pas que je ne veuille pas de toi, Ian. Tu sais bien que rien ne me ferait plus plaisir que de te garder auprès de moi. Mais que dira ta mère ?

— Je ne sais pas, mais quoi qu'elle dise, elle le dira en Écosse, pas vrai ? D'ici, on ne l'entendra pas.

Il passa ses bras autour du cou de Rollo et le serra contre lui. Surpris par cette effusion, le chien eut un moment d'hésitation, puis sortit une longue langue rose et lécha délicatement l'oreille de l'adolescent. Histoire de voir quel goût il avait, pensai-je cyniquement.

— Et puis, maman sait que je ne risque rien puisque je suis avec toi, ajouta le jeune garçon. Tu le lui as bien spécifié quand tu lui as écrit de Géorgie, non ?

Jamie fit une moue sarcastique.

— Ça m'étonnerait qu'elle soit rassurée de te savoir avec moi, Ian. Elle me connaît trop bien.

Avec un soupir résigné, il remit son chapeau de guingois sur sa tête et se tourna vers moi.

— J'ai grand besoin d'un verre, *Sassenach*. Allons nous trouver une taverne.

La taverne du *Saule* était plongée dans la pénombre. Elle aurait pu être fraîche s'il y avait eu moins de monde à l'intérieur. Les tables et les bancs étaient pris d'assaut par les ouvriers du port, les marins et les curieux venus assister à l'exécution publique. On se serait cru dans un hammam. En pénétrant dans la salle, j'inspirai une grande bouffée d'air que je recrachai aussitôt. C'était comme de respirer à travers un linge sale trempé dans de la bière.

Rollo nous démontra rapidement son utilité. Il retroussa ses babines, émit un grondement sourd et continu puis fendit la foule qui s'écarta devant lui, telle la mer Rouge devant Moïse. C'était manifestement un habitué des tavernes. Il nous libéra

un banc dans un coin reculé, se coucha en rond sous la table et s'endormit aussitôt.

À l'abri du soleil, attablé devant un gros pichet de bière brune qui moussait dans un chuintement sensuel, Jamie retrouva un peu de son entrain.

— Nous avons deux solutions, annonça-t-il en massant ses tempes moites. Soit nous restons à Charleston en attendant de trouver un amateur pour l'une de nos pierres et un bateau en partance pour l'Écosse, pour Ian. Soit nous poursuivons notre route vers le nord jusqu'à Cape Fear puis nous cherchons un navire partant de Wilmington ou de New Bern.

— Partons vers le nord, dit Duncan sans hésiter. Tu as des parents qui vivent au bord du Cape Fear, non ? Je n'aime pas m'attarder dans ces endroits pleins d'étrangers. Une fois logés chez ta famille, on risque moins d'être arnaqués ou détroussés. Tandis qu'ici...

Il indiqua la salle d'un geste du menton. La clientèle n'étant pas composée essentiellement d'Écossais, elle était truffée d'escrocs et de gens malhonnêtes.

— Oui, allons dans le nord ! renchérit Ian.

Du revers de sa manche, il essuya la fine moustache de mousse sur sa lèvre supérieure puis, sans laisser à Jamie le temps de protester, nous expliqua le plus sérieusement du monde :

— La route risque d'être dangereuse. Un homme de plus ne sera pas de trop pour vous protéger.

Jamie enfouit le nez dans sa chope. Assise près de lui, je sentis son corps s'agiter d'un léger tremblement. Il adorait son neveu mais celui-ci avait le don de se mettre dans de sales draps. Il ne le faisait pas exprès, mais il attirait les ennuis comme un aimant.

Un an plus tôt, il s'était fait enlever par des pirates. C'était pour le récupérer que nous avions entrepris le long et périlleux voyage qui nous avait amenés jusque-là. Certes, il ne lui était rien arrivé depuis un certain temps mais je savais Jamie impa-

tient de renvoyer son neveu de quinze ans en Écosse, à sa mère, avant un nouveau drame.

— Euh... oui, bien sûr, répondit-il. Tu nous serais d'un grand secours, mais...

Il évitait de croiser mon regard mais je voyais frémir la commissure de ses lèvres.

— Qui sait, on rencontrera peut-être des Peaux-Rouges ! s'enthousiasma Ian.

Son teint déjà hâlé s'empourpra devant cette perspective alléchante.

— ... ou encore des bêtes sauvages ! poursuivit-il. Le Dr Stern m'a raconté que l'arrière-pays de la Caroline était plein de créatures féroces : des ours, des chats sauvages et des panthères... il y a même une chose puante que les Indiens appellent un sconse.

Je m'étranglai sur ma gorgée de bière. Il se pencha vers moi d'un air inquiet.

— Ça ne va pas, ma tante ?

— Si, si, très bien, le rassurai-je en m'essuyant les yeux avec un mouchoir.

Je tamponnai les taches de bière sur mon corsage et en profitai pour m'éventer discrètement avec le tissu.

Je croisai le regard de Jamie. Son amusement avait cédé la place à un air anxieux. Je posai une main sur son genou pour le rassurer.

— Les sconses sont des animaux inoffensifs, lui murmurai-je à l'oreille.

Chasseur téméraire des Highlands, Jamie considérait néanmoins la faune du Nouveau Monde avec la plus grande méfiance.

— Mmphm... fit-il.

Il se détendit mais une ride profonde creusait toujours son front.

— Les sconses peut-être, dit-il enfin, mais les autres bestioles dont Lawrence nous a parlé ? Que fera-t-on si on se

retrouve nez à nez avec un ours ou une horde de sauvages avec ça comme seule arme ?

Il indiqua le grand couteau qui pendait à sa ceinture. Le manque d'armes le préoccupait considérablement depuis que nous avions quitté la Géorgie et la remarque de Ian sur les animaux sauvages et les Indiens n'avait fait que raviver ses craintes. Fergus possédait une modeste lame qui convenait tout juste à couper des cordes et élaguer des branches pour en faire du petit bois. C'était là notre seule armurerie. Les Olivier n'avaient eu ni épée ni armes à feu à nous donner.

En route vers Charleston, nous nous étions joints à une caravane de planteurs de riz et d'indigo qui venaient charger leurs récoltes sur des navires en partance pour la Pennsylvanie et la colonie de New York. Tous étaient armés jusqu'aux dents, transportant couteaux, pistolets et mousquets. Si nous partions à présent pour Cape Fear, nous serions sans défense contre les multiples dangers qui nous guetteraient dans les immenses forêts.

D'un autre côté, nous avions d'excellentes raisons de poursuivre notre route vers le nord, la principale étant notre manque d'argent. La vallée du Cape Fear possédait la plus forte concentration de Highlanders en Amérique, comptant plusieurs villes dont beaucoup d'habitants avaient émigré d'Écosse au cours des vingt dernières années, après les répressions qui avaient suivi Culloden. Parmi ces immigrants se trouvait un parent de Jamie qui, j'en étais sûre, nous donnerait volontiers refuge : un lit, un toit, et le temps de nous retourner pour nous installer convenablement dans le Nouveau Monde.

Jamie but une autre gorgée et se tourna vers Duncan avec un hochement de tête.

— Je suis plutôt de ton avis, conclut-il.

Il s'adossa à la paroi de bois derrière lui, balayant la salle du regard.

— Tu n'as pas l'impression qu'on nous observe ? demanda-t-il soudain.

Un frisson parcourut mon échine. Duncan écarquilla les yeux mais ne se retourna pas.

— Ah ! dit-il.

— Qui donc ? demandai-je, inquiète.

Personne ne semblait faire attention à nous, mais n'importe qui pouvait nous épier en cachette. La taverne était bondée d'hommes de toute sorte, imbibés de whisky. Le brouhaha noyait le bruit des conversations.

— Je ne sais pas, *Sassenach*, répondit Jamie.

Il me lança un regard en coin et sourit.

— N'aie pas peur. Nous ne sommes pas en danger. Enfin, pas pour le moment.

— Pas pour le moment, répéta Duncan d'un air sinistre.

Il se pencha au-dessus de la table et remplit à nouveau sa chope de bière.

— *Mac Dubh* s'est adressé à Gavin au moment où il montait sur la potence, n'est-ce pas ? Tout le monde l'aura remarqué. Il ne passe pas facilement inaperçu, non plus !

— À l'heure qu'il est, enchaîna Jamie, les fermiers qui nous ont accompagnés depuis la Géorgie ont sans doute fini d'écouler leurs marchandises. Ils doivent être en train de se détendre dans des endroits comme celui-ci. Ce sont tous de braves gens, mais ils bavardent, *Sassenach*. Il faut dire que notre histoire représente une bonne anecdote, non ? Des étrangers rejetés sur la plage après un ouragan... Certains d'entre eux doivent avoir une vague idée de ce que nous transportons.

— Je vois, murmurai-je.

En effet, maintenant que nous avons attiré l'attention par nos liens avec un condamné à mort, nous ne pouvions plus espérer passer pour de simples voyageurs. Si nous tardions à trouver un acquéreur, ce qui risquait d'être le cas, nous nous exposerions au vol ou à la curiosité des autorités anglaises, deux perspectives peu alléchantes.

Jamie vida son verre et le reposa sur la table d'un geste déterminé.

— Je pense qu'il vaut mieux ne pas s'attarder dans cette ville. Allons enterrer Gavin, et on se trouvera un coin sûr dans les bois où dormir. Demain matin, nous déciderons si nous partons ou si nous restons.

L'idée de passer plusieurs autres nuits dans les bois, avec ou sans les sconses, n'était guère enthousiasmante. Je n'avais pas ôté ma robe depuis huit jours, me contentant de dénuder différentes parties de mon anatomie chaque fois que nous trouvions un ruisseau.

Je rêvais d'un vrai lit, même infesté de poux, et d'une occasion de me débarrasser de la crasse accumulée en une semaine. Néanmoins, ils avaient raison. Je poussai un soupir, inspectant avec lassitude ma manche grise et boueuse.

Au même instant, la porte de la taverne s'ouvrit avec fracas, m'arrachant à ma morne contemplation. Quatre soldats en uniforme rouge se frayèrent un chemin dans la salle comble. Ils étaient en tenue de service et portaient en bandoulière des mousquets surmontés de baïonnettes. Ils n'étaient manifestement pas là pour boire une bière ni jouer aux dés.

Deux des soldats firent rapidement le tour de la salle, inspectant sous les tables, tandis qu'un autre allait fouiller les cuisines. Le quatrième faisait le guet devant la porte, balayant la foule de ses yeux pâles. Son regard s'attarda sur notre table et nous dévisagea longuement, les uns après les autres, perplexe, puis il examina les autres clients de la taverne.

Jamie continua à siroter sa bière, l'air indifférent. Mais de là où je me tenais, je voyais son poing crispé sur sa cuisse. Duncan, moins doué pour cacher ses émotions, gardait la tête baissée. Ni lui ni Jamie n'étaient très à l'aise en compagnie de dragons anglais... à juste titre.

Les autres clients ne semblaient pas perturbés le moins du monde par la présence des soldats. Un petit groupe de chanteurs près de la cheminée entonna une version à rallonge de

*Buvons du claret* tandis que la servante se disputait âprement avec deux apprentis.

Le soldat revint de la cuisine, n'ayant apparemment rien trouvé. Marchant sans façon au beau milieu d'une partie de dés qui se déroulait devant le foyer de la cheminée, il rejoignit ses compagnons près de la porte. Au moment où ils s'apprêtaient à sortir, la silhouette svelte de Fergus apparut sur le seuil. Il se plaqua contre la porte pour les laisser passer. L'un des soldats aperçut l'éclat métallique du crochet qui lui servait de main et le dévisagea d'un air intrigué. Enfin, il redressa la bandoulière de son mousquet et pressa le pas pour rattraper ses compagnons.

Fergus se faufila dans la foule et se laissa tomber sur le banc près de Ian. Il était en nage et avait l'air de mauvaise humeur.

— Un vampire ! explosa-t-il sans préambule.

Jamie arqua des sourcils surpris.

— Le prêtre, précisa Fergus.

Il prit la chope pleine que Ian poussait vers lui et la vida cul sec, sa pomme d'Adam tressaillant à chaque gorgée. Il reposa le verre sur la table avec un grand soupir de satisfaction, cligna des yeux et s'essuya les lèvres.

— Il réclame dix shillings pour l'enterrer dans le cimetière, expliqua-t-il. Naturellement, il s'agit d'un cimetière anglican, il n'y a pas d'église catholique dans ce trou paumé. Sale usurier ! Il sait très bien que nous n'avons pas le choix. Avec cette chaleur, le corps ne tiendra pas jusqu'au coucher du soleil.

Il glissa un doigt sous sa cravate, écartant son col trempé, et frappa plusieurs fois du poing sur la table pour attirer l'attention de la servante, assaillie par les réclamations des autres clients.

— J'ai dit à ce fils de chien que c'était à vous de décider si vous vouliez payer ou non. On pourrait aussi l'enterrer dans les bois, après tout. Mais il faudrait encore qu'on achète une pelle ! Ces habitants des villes sont tous des voleurs. Ils pro-

fitent du fait qu'on est des étrangers pour essayer de nous arracher jusqu'au dernier sou.

Il ne croyait pas si bien dire. J'avais encore de quoi nous payer un repas décent et acheter quelques provisions pour le voyage vers le nord. Rien de plus. Je vis Jamie regarder dans la salle autour de nous, cherchant des yeux d'éventuels partenaires de poker.

Les soldats et les marins faisaient les meilleurs adversaires, mais on en rencontrait peu dans la taverne ce jour-là. La garnison tout entière devait être aux trousses du fugitif. Dans un coin, un groupe restait attablé devant plusieurs cadavres de bouteilles d'eau-de-vie. Parmi eux, deux hommes chantaient à tue-tête, ou plutôt braillaient une vague chanson, sous les encouragements hilares de leurs compagnons. Jamie esquissa un sourire satisfait et reprit sa conversation avec Fergus.

— Qu'as-tu fait de Gavin en attendant ?

— Je l'ai mis dans le chariot. J'ai donné ses vêtements à une petite vieille qui vendait des chiffons. En échange, elle m'a fourni un linceul et a accepté de laver le corps.

Devant la mine inquiète de Jamie, il ajouta :

— Ne vous inquiétez pas, milord. Il est encore présentable pour le moment.

— Pauvre Gavin ! soupira Duncan.

Il leva son verre en un salut silencieux à son camarade tombé au combat.

— *Slàinte*, renchérit Jamie en levant son verre à son tour. Pris d'un doute, il le reposa d'un air accablé.

— Il n'aimerait pas être enterré dans les bois, déclara-t-il.

— Pourquoi ? demandai-je, intriguée. Qu'est-ce que ça peut lui faire, à présent ?

— Oh, non, madame Claire ! On ne peut pas faire une chose pareille ! s'indigna Duncan.

Sa véhémence me surprit. D'ordinaire, c'était un homme plutôt réservé.

— Il avait peur du noir, expliqua Jamie avec douceur.

Je lui lançai un regard interdit qui l'amusa.

— J'ai vécu avec Gavin presque aussi longtemps qu'avec toi, *Sassenach*, et je l'ai observé de près. Je le connaissais bien.

— C'est vrai, confirma Duncan. Il ne supportait pas de rester seul dans le noir. Il avait une trouille bleue des *tannagach*... les esprits.

Son long visage triste semblait perdu dans les souvenirs. Je devinai qu'il revoyait la cellule que Jamie Gavin, lui, et quarante autres avaient partagée pendant trois longues années.

— Dis, *Mac Dubh*, reprit-il, songeur, tu te souviens de la fois où il nous a raconté comment il avait rencontré un *tannasq* ?

— Oui, Duncan, mais je préférerais l'oublier. Je n'ai pas fermé l'œil, cette nuit-là.

— Qu'est-ce qui s'est passé, oncle Jamie ?

Ian se pencha sur sa chope, les yeux grands ouverts. La transpiration faisait luire ses joues rouges.

Jamie se passa le revers de la main sur les lèvres.

— Eh bien... c'était dans les Highlands, à la fin d'un long automne froid, au moment du changement de saison, quand, à la qualité de l'air, on sait que la terre sera couverte de givre le lendemain matin.

Il se cala contre la cloison de bois, sa chope à la main.

— Pas comme ici ! ajouta-t-il. Ce soir-là, quand le fils de Gavin a rentré les bêtes, il en manquait une. Le jeune garçon a fouillé les collines et les bois... disparue ! Aussi, Gavin l'a envoyé traire les vaches qui étaient rentrées et il est parti à la recherche de celle qui s'était perdue.

Il fit rouler le verre entre ses paumes, et contempla le liquide sombre comme s'il y apercevait la silhouette noire des monts écossais et la brume d'automne flottant au-dessus des gorges.

— Il a marché longtemps, jusqu'à perdre de vue sa petite ferme. Lorsqu'il s'est retourné, il ne voyait même plus la lumière à sa fenêtre. Il n'y avait pas un bruit, hormis le sifflement du vent. Malgré le froid mordant, il a poursuivi sa

route, pataugeant dans la boue et la bruyère, faisant craquer la glace sous ses semelles. Tout à coup, il a entr'aperçu un bois de bouleaux dans la brume. Il a pensé que la vache s'y était peut-être réfugiée. Les arbres avaient perdu leurs feuilles mais leurs branches étaient si denses qu'il devait avancer tête baissée. Au bout de quelques mètres, il s'est rendu compte qu'il ne s'agissait pas d'un bois mais d'un cercle d'arbres entourant une clairière. Leurs troncs étaient très hauts et espacés à intervalles réguliers. Entre les plus grands poussaient d'autres arbres plus petits, qui formaient une muraille de branches. Au centre de la clairière se dressait un cairn.

Malgré la chaleur étouffante de la taverne, je sentis un frisson glacé m'envahir. J'avais déjà vu des cairns en Écosse. Même en plein jour, ils donnaient la chair de poule.

Jamie but une gorgée de bière et essuya une goutte de transpiration qui coulait le long de sa tempe.

— Gavin s'est senti mal à l'aise, reprit-il. Il connaissait l'endroit, comme tout le monde dans la région, et l'avait toujours évité. Le cairn paraissait encore plus sinistre dans la nuit et le froid. C'était un site ancien, avec de grandes dalles de pierre entassées les unes sur les autres. Devant lui, il devinait l'ouverture noire d'une tombe. Il savait qu'il n'aurait pas dû se trouver là, surtout sans autre protection que la croix de bois qu'il portait autour du cou. Alors, il s'est signé et a fait demi-tour. Au moment où il approchait du mur d'arbres, il a entendu des pas derrière lui.

Ian fixait son oncle avec des yeux exorbités, son verre en suspens dans le vide.

— Gavin ne s'est pas retourné. Il a continué à marcher droit devant lui. Derrière, les pas le suivaient toujours, au même rythme que lui. Il est arrivé à un endroit où la tourbe était couverte d'une couche de glace. Il l'entendait craquer sous ses semelles, et derrière... *crac ! crac !* faisait l'autre. Il a marché, marché, dans la nuit glacée, fixant les yeux droit devant lui, cherchant la lueur de la chandelle que sa femme avait pla-

cée devant la fenêtre pour le guider. Mais toujours pas de lumière ! Il a craint de s'être perdu dans les collines. Pendant tout ce temps, il entendait toujours les pas derrière lui. Enfin, n'y tenant plus, il a serré son crucifix dans une main et s'est retourné brusquement en poussant un grand cri.

— Et alors, qu'est-ce qu'il a vu ? demanda Ian.

Il avait les pupilles dilatées, à la fois par l'ivresse et l'angoisse. Jamie le dévisagea avec gravité et fit signe à Duncan de continuer le récit.

— Il a dit que c'était une silhouette humaine, mais sans corps, chuchota celui-ci. Tout blanc, comme s'il était fait de brume, avec de grands trous noirs à la place des yeux, comme deux gouffres s'appêtant à aspirer son âme.

— Gavin a brandi son crucifix sous son nez et prié la Sainte Vierge à voix haute, reprit Jamie. La chose n'a pas bougé. Elle est restée là, le regardant fixement. Alors, Gavin a reculé lentement, glissant et trébuchant sans cesse, redoutant de tomber dans un ruisseau ou un précipice, mais encore plus terrifié à l'idée de tourner le dos à cette chose. Il n'a pas su nous dire combien de temps il a marché ainsi à reculons. Ses jambes tremblaient de fatigue quand il a enfin aperçu une lueur dans la brume. C'était sa fermette, avec la bougie devant la fenêtre. Il a hurlé de joie, mais la chose était plus rapide. Elle l'a soudain dépassé et est venue se mettre entre lui et la porte. Heureusement, la femme de Gavin le guettait derrière la fenêtre. Quand elle l'a entendu crier, elle est tout de suite venue. Gavin lui a crié de ne pas sortir mais d'aller chercher un charme pour faire fuir le *tannasq*. Aussitôt, elle a sorti le pot d'eau bénite caché sous leur lit, et des branches de myrte attachées avec du fil rouge et noir, qu'elle utilisait pour bénir les vaches. Elle a aspergé la porte et la chose a sauté en l'air, se réfugiant au-dessus du linteau. Alors, Gavin s'est précipité à l'intérieur et a verrouillé la porte. Puis il est resté blotti dans les bras de sa femme jusqu'à l'aube. Ils ont laissé la bougie brûler toute la nuit et Gavin Hayes n'est plus jamais sorti de chez lui à

la nuit tombée, sauf pour aller combattre pour le prince Tearlach.

Lorsque Jamie acheva son récit, même Duncan, qui connaissait pourtant l'histoire, poussa un grand soupir. Ian se signa et lança aussitôt un regard honteux autour de lui, mais personne ne semblait l'avoir remarqué.

— À présent, conclut Jamie, Gavin vit à jamais dans les ténèbres, mais on ne peut l'enterrer dans une terre non consacrée, il ne nous le pardonnerait jamais.

Fergus, avec son sens pratique habituel, sortit soudain de sa léthargie.

— Et la vache ? demanda-t-il. Ils ont fini par la retrouver ?

Jamie haussa un sourcil interrogateur vers Duncan, qui répondit :

— Oui. Le lendemain matin, ils ont découvert la pauvre bête les sabots crottés de boue et de gravier. Elle roulait des yeux fous et avait la bave aux lèvres. Elle soufflait comme si ses flancs allaient éclater. D'après Gavin, elle avait l'air d'avoir été chevauchée jusqu'en enfer et d'être rentrée au galop.

— Seigneur ! souffla Ian.

Il but une grande gorgée de bière et je l'imitai. Dans le coin, le groupe d'amis entonnait *Captain Thunder*, s'arrêtant toutes les trente secondes pour éclater de rire. Ian reposa son verre d'un air grave.

— Que sont devenus la femme et le fils de Gavin ? demanda-t-il.

Le regard de Jamie croisa le mien et sa main se posa brièvement sur ma cuisse. Je n'avais pas besoin qu'il me dise ce qu'il leur était arrivé. Sûrement la même chose qu'à Brianna et à moi si nous étions restées.

— Gavin ne l'a jamais su, répondit Jamie d'un air songeur. Il ne les a plus jamais revus. Sa femme est sans doute morte de faim ou de froid. Son fils a été enrôlé de force dans l'armée du prince Stuart pour se battre à Culloden. Chaque fois qu'un ancien soldat entraît dans notre cellule, Gavin lui demandait :

« Tu n'as pas rencontré un garçon nommé Archie Hayes, grand comme ça ? »

Jamie leva la main à un mètre cinquante du sol avant de poursuivre :

— « ... Un garçon de quatorze ans, avec un plaid vert et une petite broche dorée. » Mais nul n'était sûr de l'avoir rencontré. Personne n'était certain de l'avoir vu tomber sur le champ de bataille ou s'en sortir vivant.

Tout en parlant, Jamie surveillait deux officiers anglais qui venaient d'entrer pour s'installer dans un coin. Dehors, la nuit était tombée et les deux hommes avaient sans doute fini leur service. Leur cravate de cuir était dénouée et ils ne portaient que des armes de flanc qui luisaient sur leur redingote, presque noires dans la lumière tamisée ; la lueur du feu faisait rougeoyer leurs contours.

— Parfois, continua Jamie, il espérait que son fils avait été capturé et déporté, comme son frère.

— Dans ce cas, son nom devrait être inscrit dans des registres, dis-je. Ils ne tenaient pas des listes ?

— Si. C'est d'ailleurs grâce à leurs registres que je suis en vie. Après la bataille de Culloden, ils m'ont demandé mon nom avant de m'exécuter, pour l'ajouter à leur maudite liste. Mais un homme comme Gavin n'avait pas accès aux listes des condamnés. Et quand bien même il en aurait eu la possibilité, je ne crois pas qu'il aurait voulu les consulter.

Il observait toujours les officiers, un étrange sourire au coin des lèvres, puis il se tourna vers moi.

— Tu tiendrais vraiment à le savoir s'il s'agissait de ton fils ?

Je hochai la tête et il me pressa la main. Notre fille était saine et sauve, Dieu merci ! Il finit son verre et appela la servante d'un geste.

La jeune fille nous apporta notre dîner, contournant prudemment la table pour éviter Rollo. Le chien était couché à nos pieds, son museau pointant sous la table et sa longue

queue velue enroulée autour de ma cheville. Ses yeux jaunes, grands ouverts, suivaient le moindre mouvement dans la salle. Ils s'arrêtèrent sur les mollets de la servante et celle-ci recula d'un pas, sans le quitter des yeux jusqu'à ce qu'elle soit hors de portée de ses crocs acérés.

Jamie lança un regard inquiet au prétendu chien.

— Tu crois qu'il a faim ? On devrait peut-être lui commander un poisson.

— Pas la peine, oncle Jamie, le rassura Ian. Rollo pêche ses propres poissons.

Jamie parut surpris mais n'insista pas. Après avoir jeté un coup d'œil méfiant sur l'animal, il saisit une assiette d'huîtres sur le plateau.

Duncan, ayant bu plus que de raison, restait affalé contre le mur. L'épaule de son bras manquant, plus haute que l'autre, lui donnait un aspect étrangement bossu.

— Ah, quelle tristesse ! soupira-t-il. Ça me fout le bourdon de voir un brave type comme Gavin finir si lamentablement !

Il secoua la tête d'un air lugubre, la dandinant au-dessus de sa chope comme une cloche funèbre.

— ... Pas de famille pour le pleurer, abandonné dans une terre sauvage, pendu comme un félon et enterré comme un chien dans une terre impie. Pas même une belle complainte à chanter sur sa dépouille !

Il souleva son verre et, non sans difficulté, le porta à ses lèvres. Il avala plusieurs gorgées et reposa la chope en la faisant claquer sur la table.

— Eh bien, non ! dit-il soudain. Foi d'Écossais, il aura sa *caithris* !

Il lança un regard de défi à Jamie, puis à Fergus et à Ian.

— Ben oui... pourquoi pas ? insista-t-il.

Jamie n'était pas encore saoul, mais il était loin d'être à jeun. Il sourit à Duncan et leva son verre.

— Tu as raison, pourquoi pas ? répéta-t-il. Mais il faut que ce soit toi qui la chantes, Duncan. Les autres ne connaissaient

pas Gavin, et moi, je chante comme un pied. Je t'accompagnerai de mes beuglements, si tu veux.

Duncan acquiesça d'un air solennel et nous dévisagea de ses yeux rouges. Sans prévenir, il renversa la tête en arrière et émit un hurlement pitoyable. Je sursautai sur mon banc, renversant la moitié de ma chope sur mes genoux. Ian et Fergus, qui avaient manifestement déjà entendu des plaintes gaéliques, ne sourcillèrent même pas.

Partout dans la salle, les clients paniqués avaient bondi de leur siège, certains dégainant leurs armes. La servante se pencha sur son comptoir, roulant des yeux ronds. Rollo se réveilla dans un aboiement explosif, lança des regards agressifs à la ronde et montra les dents.

— *Tha sinn cruinn a chaoidh ar caraid, Gabhainn Hayes*, vociféra Duncan d'une voix éraillée de baryton.

Je connaissais juste assez de gaélique pour traduire mentalement : « Nous sommes tous réunis ici pour pleurer notre bon ami Gavin Hayes et implorer les cieux de l'accueillir. »

— *Eisd ris !* beugla Jamie.

— *Rugadh e do Sheumas Immanuel Hayes agus Louisa N'ic a Liallainn an am baile Chill-Mhartainn ann an sgìre Dhun Dombhnuill, anns a bhliadhnaseachd ceud deug agus a haon !*

(Il était fils de Seaumais Emmanuel Hayes et de Louisa Maclellan, né dans le village de Kilmartin, dans la paroisse de Dodanil, en l'an de Notre-Seigneur mil sept cent un !)

— *Eisd ris !*

Cette fois, Ian et Fergus s'étaient joints au chœur, pour chanter le refrain que je traduisis *grosso modo* par : « *Entendez-le !* »

Rollo ne semblait goûter ni les vers ni le refrain. Ses oreilles étaient aplaties contre son crâne et ses yeux réduits à deux fentes. Ian lui gratta la tête pour le rassurer et il se recoucha, marmonnant des imprécations lycanthropiques dans sa moustache.

Après avoir compris qu'il n'y avait aucune menace de violence physique et qu'il ne s'agissait que d'efforts vocaux d'un

groupe de sôulards peu doués, les clients de la taverne se ras-sirent pour jouir du spectacle. Lorsque Duncan commença à énumérer les prénoms de tous les moutons que Gavin avait possédés avant de partir à la guerre, ceux des tables voisines se joignirent au chœur avec enthousiasme, hurlant *Eisd ris !* et frappant leur verre contre la table, sans avoir la moindre idée de ce qu'ils chantaient, ce qui était aussi bien.

Duncan, de plus en plus ivre, fixait sans vergogne les soldats assis à la table voisine, le visage ruisselant de sueur.

— *À Shasunnaich na galladh, 's olc a thig e dhuibh fanaid air bàs gasgaich. Gun toireadh an diabhul fhein leis anns a bhàs sibh, direach do Fhirinn !*

(Sales chiens de *Sassenach*, bouffeurs de chair morte ! Ça vous va bien de rire et de vous régaler de la mort d'un homme digne ! Que le diable s'empare de vous dès l'instant de votre mort et vous entraîne en enfer !)

Ian blêmit quelque peu et Jamie lança un regard torve à Duncan, mais ils chantèrent tous néanmoins *Eisd ris !* à l'unisson.

Pris d'une soudaine inspiration, Fergus se leva et passa son chapeau dans l'assistance qui, emportée par la bière et la chanson, y lança joyeusement des pièces pour le privilège de participer à sa propre dénonciation.

Je tenais aussi bien l'alcool que la plupart des hommes, mais le bruit et les vapeurs me faisaient tourner la tête. Je me levai, me faufilai entre les tables et sortis prendre un peu d'air frais.

Le soleil était couché depuis longtemps mais il faisait encore chaud et humide. Néanmoins, il y avait beaucoup plus d'air qu'à l'intérieur et beaucoup moins de monde avec qui le partager.

Je m'assis sur une souche d'arbre devant la taverne, ma chope toujours à la main, inspirant profondément. La nuit était claire, une belle demi-lune projetait ses éclats d'argent sur le port. Notre chariot se trouvait non loin de là, sa silhouette à peine visible dans la lueur qui filtrait par les fenêtres de la taverne. Le corps décemment drapé de Gavin Hayes devait s'y trouver. J'espérais qu'il avait apprécié sa *caithris*.

À l'intérieur, Duncan avait fini de chanter. Une voix claire de ténor, rendue tremblante par l'alcool mais néanmoins douce, chantait une mélodie familière au milieu du brouhaha des conversations.

*À Anacréon aux cieux, où il siégeait joyeux,  
Les fils d'Harmonie adressèrent leur requête :  
Qu'il soit leur inspirateur et poète !  
Quand sa réponse parvint aux joyeux lurons  
Elle disait : voix, flûtes et violons,  
Faites entendre votre chanson ;  
À votre art, je prête volontiers mon nom !*

Le chanteur fit un couac strident sur « voix, flûtes et violons » mais ne se laissa pas démonter, malgré les rires de l'assistance. Je souris en moi-même en entendant le dernier couplet :

*Puis je vous enseignerai à marier  
Le myrte de Vénus et le vin de Bacchus.*

Je levai mon verre en direction de notre chariot transformé en corbillard, et répétai à voix basse les dernières paroles du chanteur :

*Frère ! La bannière étoilée s'agite-t-elle déjà  
Sur la terre des hommes libres et braves ?*

Je vidai mon verre et restai immobile en attendant que les hommes sortent de la taverne.



## Où nous rencontrons un fantôme

— **D**IX, ONZE, DOUZE... PLUS DEUX, plus six... Ça fait une livre, huit shillings, six pence et deux farthings !

Fergus laissa retomber la dernière pièce dans la bourse de toile, tira sur les lacets et la tendit à Jamie.

— Plus trois boutons de culotte, ajouta-t-il. Mais ceux-là, je me les garde.

Il tapota la poche de sa veste.

— Tu as réglé notre repas ? me demanda Jamie en soupirant la petite bourse.

— Oui. Il nous reste quatre shillings et six pence, plus ce que Fergus a collecté.

Fergus sourit avec modestie ; ses dents blanches et bien plantées luisaient dans la pénombre.

— Nous avons donc assez pour l'enterrement, dit-il. On emmène M. Hayes au prêtre tout de suite, ou on attend demain matin ?

Jamie se tourna vers le chariot et fronça les sourcils.

— Je suppose qu'à cette heure le prêtre est couché. Néanmoins...

— Si ça ne vous ennuie pas, j'aimerais autant qu'on ne l'emmène pas avec nous, intervins-je. Je ne voudrais pas avoir

l'air de lui manquer de respect, mais... si on doit dormir à la belle étoile, eh bien... le... l'odeur...

Elle ne prenait pas encore à la gorge mais, maintenant que nous étions sortis de l'atmosphère enfumée de la taverne, elle était néanmoins palpable autour du chariot. Le malheureux n'avait pas eu une mort douce, et, avec la chaleur...

— Tante Claire a raison, déclara Ian en se frottant le nez. Il ne faudrait pas attirer des bêtes sauvages.

— On ne peut tout de même pas laisser Gavin tout seul ici ! s'indigna Duncan. Quoi ? Vous l'abandonneriez sur le seuil de la taverne, enveloppé dans son linceul comme un nouveau-né devant un hospice ?

Il tanguait légèrement, son ébriété affectant son équilibre déjà précaire.

Je vis Jamie réprimer un sourire ; la lune faisait luire l'arête saillante de son nez.

— Non, dit-il. Ne t'inquiète pas, on ne va pas l'abandonner.

Il fit sauter la petite bourse d'une main à l'autre quelques instants, réfléchit, puis, sa décision prise, il la rangea dans sa poche.

— On l'entertera nous-mêmes, annonça-t-il. Fergus, va voir dans cette étable si on ne peut pas acheter une pelle.

Le court trajet jusqu'à l'église dans les rues calmes de Charleston fut moins solennel qu'un cortège funèbre classique, notamment à cause de Duncan, qui tenait absolument à répéter les passages les plus pertinents de son oraison.

Jamie conduisait avec lenteur et lançait parfois quelques encouragements aux chevaux. Duncan titubait sur la route devant le chariot. Il beuglait à tue-tête en se tenant au harnais de l'un des animaux, tandis que Ian empêchait l'autre de faire des embardées. Fergus et moi fermions la marche avec toute la respectabilité due à un enterrement. Fergus tenait sa nou-

velle pelle sur son épaule comme un fusil et marmonnait entre ses dents de sombres prédictions selon lesquelles nous allions tous finir derrière les barreaux pour tapage nocturne.

L'église se dressait dans une rue tranquille, un peu à l'écart des maisons. Cela nous arrangeait bien, pour la discrétion, mais cela signifiait également que le cimetière était plongé dans le noir absolu, sans la moindre lueur de torche ou de chandelle pour percer les ténèbres.

De grands magnolias dominaient l'entrée, leurs épaisses feuilles affaissées par la chaleur. Une longue rangée de pins, censée fournir un peu d'ombre et de fraîcheur pendant la journée, bloquait la lueur de la lune et du ciel étoilé, transformant le cimetière en une sorte de crypte.

L'air brûlant nous donnait l'impression de nous frayer un chemin entre des rideaux de velours noir, parfumés à la résine de pins chauffés par le soleil. Rien n'était plus éloigné de la pureté fraîche des Highlands que cette atmosphère oppressante du Sud. Toutefois, quelques fragments de brume subsistaient sous les murs de brique et j'aurais aimé ne pas me souvenir du récit du *tannasq* avec une telle vivacité.

— On va chercher un endroit. Duncan, reste auprès des chevaux pour les surveiller.

Jamie sauta au bas du chariot et me prit le bras.

— On trouvera sans doute un joli coin près du mur, dit-il en me guidant vers la grille. Ian et moi nous creuserons pendant que tu nous tiendras la lanterne. Fergus fera le guet.

— Et Duncan ? questionnai-je en regardant par-dessus mon épaule. Tu crois qu'on peut le laisser seul ?

L'Écossais demeurait invisible, sa haute silhouette dégingandée se fondant dans celle, plus massive, des chevaux et du chariot. En revanche, elle était encore très audible.

— Il sera notre premier pleureur, répondit Jamie sur un ton amusé. Attention à ta tête, *Sassenach*.

Je me baissai pour éviter une grosse branche de magnolia. J'ignorais si Jamie voyait réellement dans le noir ou s'il se

guidait à l'instinct, mais je ne l'avais jamais vu faire un faux pas même dans l'obscurité la plus totale.

— Tu ne crois pas qu'on va remarquer une tombe fraîche ?

Après tout, il ne faisait pas si noir que cela dans le cimetière. Une fois passés les magnolias, je commençai à distinguer les silhouettes des stèles, vagues mais néanmoins sinistres, une brume s'élevant de l'herbe grasse à leur pied.

Tandis que nous avançons entre les tombes, je sentis des chatouillements sous mes pieds. J'avais l'impression d'entendre des cris silencieux s'élevant de la terre, nous reprochant notre intrusion. Je m'écorchai le tibia contre une stèle et me mordis la lèvre, réprimant l'envie de m'excuser auprès de son propriétaire.

Ian surgit soudain de nulle part, me faisant sursauter.

— J'ai découvert un espace libre près du mur nord, oncle Jamie, chuchota-t-il en dépit du fait qu'il n'y avait personne pour nous entendre.

Il se rapprocha de moi et ajouta :

— Il fait bigrement sombre ici, vous ne trouvez pas ?

Il avait pratiquement autant bu que Jamie et Fergus, mais si l'alcool avait donné aux deux hommes une sorte d'humour macabre, cela avait eu sur l'adolescent un effet plus déprimant.

— Attends, répondit Jamie. Il me reste un bout de chandelle que j'ai pris dans la taverne.

Au bruissement d'étoffe, je devinai qu'il cherchait sa pierre à feu et sa boîte d'amadou. L'obscurité ambiante m'incitait à me sentir désincarnée, tel un fantôme. Je levai la tête et discernai des étoiles à peine visibles dans l'air lourd. Elles ne projetaient aucune lumière sur le sol, renforçant l'impression de distance et de détachement infini.

— Ça me rappelle la veillée de Pâques, dit Jamie.

Tout en parlant, il frottait sa pierre à feu.

— Une fois, j'ai assisté au service pascal à Notre-Dame de Paris. Attention, Ian ! Il y a une tombe juste devant toi !

Un bruit sourd et un juron étouffé nous indiquèrent que l'avertissement était venu trop tard.

— La cathédrale était plongée dans l'obscurité, poursuivit Jamie. Mais à tous ceux qui entraient pour assister à la messe, on donnait une petite chandelle. C'était un peu comme ça...

Je devinai plutôt que je ne vis son geste vers le ciel.

— ... un grand espace vide, résonnant de silence, et, au-dessous, une foule compacte qui se tassait.

Malgré la chaleur, ces paroles me donnèrent la chair de poule. J'imaginai un instant les morts autour de nous, s'agglutinant les uns contre les autres dans l'attente d'une résurrection imminente.

— Juste au moment où le silence et la foule commençaient à devenir insupportables, la voix du prêtre a retenti près de la porte : « *Lumen Christi !* » Alors, ses acolytes ont allumé l'immense cierge qu'ils portaient. Ensuite, ils ont tous allumé une mèche à la grande flamme et se sont éparpillés dans les rangs pour allumer ceux des fidèles.

Je distinguais ses mains, faiblement éclairées par les étincelles de sa pierre à feu.

— ... Alors la cathédrale s'est illuminée d'un millier de petites flammes, mais c'était la première chandelle qui avait percé les ténèbres.

Les bruits de frottement cessèrent et il retira la main en coupe qui protégeait la flamme. Celle-ci grandit et illumina son visage par en dessous, faisant ressortir les arêtes saillantes de ses pommettes et creusant ses orbites sombres.

Il leva la chandelle, contemplant le cimetière autour de nous, aussi irréel qu'un cercle de menhirs. Il inclina la tête vers un pilier de granit surmonté d'une croix et déclara doucement :

— *Lumen Christi, et requiescat in pace, amice.*

Son ton n'était plus ironique. Il avait parlé avec le plus grand sérieux et je me sentis étrangement réconfortée, comme si une présence menaçante venait de se retirer.

Jamie se tourna vers moi et me tendit la chandelle.

— Essaie de trouver un morceau de bois pour en faire une torche, *Sassenach*. Ian et moi, on va se relayer pour creuser.

Je n'étais plus inquiète, mais je me sentais comme une profanatrice de sépulture, me tenant sous un pin avec ma torche. J'observais Ian et Jamie en train de creuser une fosse de plus en plus profonde ; leur dos nu luisait à la lueur de la flamme.

— Autrefois, les étudiants en médecine payaient des hommes pour aller voler des corps dans les cimetières, dis-je en tendant à Jamie mon mouchoir sale.

Il venait de se hisser hors du trou.

— Disséquer les cadavres était le seul moyen pour eux d'étudier l'anatomie.

— Vraiment ? dit-il en s'épongeant le front.

Il me lança un regard sarcastique avant d'ajouter :

— « Autrefois », c'était quand pour toi ?

Heureusement, il faisait trop sombre pour que Ian me voie rougir. Ce n'était pas la première gaffe que je commettais, ni sans doute la dernière, mais le plus souvent, elles ne me valaient qu'un regard surpris, tout au plus. La simple vérité dépassait l'imagination.

— Je suppose que c'est aujourd'hui, admis-je.

Je frissonnai à l'idée de me retrouver face à un cadavre soudain exhumé, encore souillé par la terre de sa tombe profanée. Les corps étalés sur une table d'acier trempé n'étaient déjà pas un spectacle affriolant mais leur présentation formelle dans une salle de dissection permettait au moins d'écarter quelque peu la réalité de la mort.

J'expirai par le nez, essayant de me débarrasser des odeurs, réelles ou imaginaires. Lorsque j'inspirai à nouveau, mes narines se remplirent du parfum de la terre fraîchement retournée et de celui, plus âcre, de ma torche de résine.

— Ils prennent aussi les corps des pauvres et des détenus, déclara Ian.

Il avait suivi notre conversation, à défaut de la comprendre. Il profita de l'occasion pour marquer une pause et s'essuyer le front tout en prenant appui sur la pelle.

— Papa m'a raconté que, quand ils l'ont arrêté et enfermé à la prison de Tolbooth, à Édimbourg, ils l'ont mis dans une cellule avec trois autres prisonniers, dont l'un était poitrinaire. Il toussait tellement que les deux autres ne pouvaient jamais fermer l'œil, de nuit comme de jour. Puis un jour, la toux s'est arrêtée et ils ont compris qu'il était mort. Mais papa a dit qu'ils étaient si fatigués qu'ils ont tout juste eu la force de réciter un *Pater Noster* pour son âme, avant de s'endormir tout d'une masse.

L'adolescent s'interrompit pour se gratter le nez.

— Papa s'est réveillé en sursaut en sentant quelqu'un qui lui prenait les jambes et un autre qui le soulevait par les aisselles. Il s'est débattu et il a crié. Celui qui le tenait sous les bras a fait un bond et l'a lâché, si bien que papa est retombé en se cognant le crâne contre le sol. Quand il s'est relevé en se frottant la tête, il s'est retrouvé nez à nez avec un médecin de l'hôpital et ses deux employés venus chercher un cadavre pour le laboratoire de dissection.

Ian afficha un large sourire en se remémorant le récit de son père, écartant de son front une mèche trempée de sueur.

— Papa a dit qu'il ne savait pas qui était le plus horrifié, lui ou les types qui s'étaient trompés de corps. Le médecin, lui, semblait déçu. Il a dit qu'avec son moignon de jambe papa aurait fait un spécimen beaucoup plus intéressant.

Jamie éclata de rire et étira les bras pour soulager ses épaules endolories. Son visage et son torse étaient maculés de terre rouge. Avec ses cheveux retenus par un mouchoir noué sur son crâne, il avait tout du sbire du Dr Frankenstein.

— Oui, je me souviens de cette histoire, déclara-t-il. Après ça, ton père a décidé que tous les médecins étaient des vampires et il n'a plus jamais voulu en consulter.

Il m'adressa un sourire. En mon temps, j'avais été médecin, plus précisément chirurgienne, mais ici, je passais tout juste pour une guérisseuse connaissant quelques remèdes à base de simples.

— Heureusement, pour ma part, je n'ai pas peur des vampires, ajouta-t-il avant de déposer un bref baiser sur mon front.

Ses lèvres étaient chaudes et sentaient la bière. Je distinguais des gouttelettes de sueur prises dans les poils frisés de sa poitrine et autour de ses mamelons, deux bourgeons sombres dans la pénombre. Un frisson qui n'avait plus rien à voir avec la peur ou le froid m'envahit. Il le sentit et son regard croisa le mien. Il prit une profonde inspiration et j'eus soudain conscience de l'étroitesse de mon corset et du poids de mes seins dans le coton moite de mon corsage.

Jamie gesticula quelques instants, tirant sur sa braguette trop étroite.

— Oh ! marmonna-t-il.

Il baissa les yeux et se détourna, un sourire à peine perceptible à la commissure de ses lèvres.

Je ne m'y étais pas attendue, mais je le reconnus tout de suite. Bien qu'incongru, il n'était pas rare d'éprouver un soudain accès de désir en présence de la mort. Les soldats le resentaient lors de l'accalmie qui suit la bataille, tout comme les médecins et les infirmiers dans les hôpitaux de campagne. Peut-être le père de Ian avait-il raison au sujet de la nature vampirique des médecins.

La main de Jamie se posa soudain sur mon dos et je sur-sautai, faisant tomber une pluie d'étincelles de ma torche. Il me la prit des mains et m'indiqua une tombe voisine.

— Assieds-toi, *Sassenach*. Tu ne devrais pas rester debout si longtemps.

Je m'étais fracturé le tibia gauche lors du naufrage et, bien que l'os se fût remis rapidement, il me faisait parfois encore mal.

— Je vais bien, le rassurai-je.

Néanmoins, je me dirigeai vers la tombe, le frôlant au passage. Il irradiait de la chaleur, mais sa peau nue restait fraîche au toucher. La transpiration qui s'évaporait de lui dégageait une enivrante odeur mâle.

Je lui lançai un bref regard et vis la chair de poule apparaître à l'endroit où je l'avais effleuré. Je déglutis, chassant de mon esprit l'image de nos deux corps roulant dans l'herbe du cimetière et forniquant férocement dans le noir.

Sa main s'attarda sur mon coude tandis qu'il m'aidait à m'asseoir sur la tombe. Rollo était couché à mon côté. Ses yeux jaunes me scrutèrent.

— N'y songe pas, le prévins-je en le fixant à mon tour. Si tu me mords, je t'enfonce ma chaussure dans la gorge jusqu'à ce que tu étouffes !

— Wouf ! fit-il doucement.

Il posa son museau entre ses pattes, mais ses oreilles restèrent dressées, pivotant sans cesse pour capter le moindre son.

La pelle de Ian s'enfonça en crissant dans la terre molle puis il se redressa et s'essuya le front avec sa paume sale, laissant une grande traînée brune. Avec un gros soupir, il leva les yeux vers Jamie et mima une expression d'épuisement, la langue pendante.

— Oui, je crois que c'est assez profond, dit Jamie, comprenant le message. Je vais aller chercher Gavin.

Fergus fronça les sourcils, ses traits aiguisés par l'obscurité.

— Vous ne voulez pas que je vous aide à transporter le corps ?

Son manque d'enthousiasme était évident, mais il avait néanmoins offert son aide.

— Non merci, répondit Jamie. Je vais me débrouiller. Gavin n'était pas bien grand. Cependant, tu peux me tenir la torche.

— Je viens aussi ! s'exclama Ian.

Il sortit précipitamment de la fosse.

— ... Au cas où tu aurais besoin d'un coup de main, précisa-t-il.

— Tu as peur de rester seul dans le noir ? railla Fergus.

Lui-même n'était pas très sûr de lui dans l'obscurité. Il taquinait souvent Ian, qu'il considérait comme un petit frère, mais sans méchanceté.

— Oui, répondit Ian. Pas toi ?

Fergus ouvrit la bouche, arqua les sourcils, puis se tourna sans un mot vers la grille du cimetière, derrière laquelle Jamie venait de disparaître.

— Vous ne trouvez pas que cet endroit est affreux, tante Claire ? chuchota Ian à mon oreille.

Il s'était approché de moi pendant que nous suivions la torche de Fergus.

— Je n'arrête pas de repenser à l'histoire qu'oncle Jamie nous a racontée. Maintenant que Gavin est mort, vous ne croyez pas que cette chose... va venir le chercher ?

Sa voix se brisa à la fin de sa question et je sentis un doigt glacé dans le creux de mes reins.

— Non, dis-je plus fort que je ne l'aurais voulu.

Je lui pris le bras, moins pour me soutenir que pour sentir sa solidité rassurante.

— Je suis sûre que non, insistai-je.

Sa peau était moite mais la fermeté de son corps me réconfortait. Sa présence à demi visible me rappelait vaguement Jamie. Il était presque aussi grand que son oncle, bien qu'il eût la silhouette maigrichonne et gauche d'un adolescent.

Nous rejoignîmes avec soulagement le halo de la torche de Fergus. La lumière vacillante éclairait les roues du chariot, projetant des stries d'ombre dans la poussière. Il faisait aussi chaud sur la route que dans le cimetière, mais l'air était plus léger et facile à respirer que sous les arbres étouffants.

À ma grande surprise, Duncan restait encore éveillé, perché sur le banc du chariot comme une chouette blasée, le cou rentré dans les épaules. Il chantonnait dans sa barbe mais s'arrêta en nous voyant. La longue attente semblait l'avoir des-saoulé quelque peu. Il descendit de son perchoir sans tomber et fit le tour du chariot pour aider Jamie à en extirper le corps.

Je réprimai un bâillement. J'avais hâte d'en finir avec cette triste tâche et d'aller dormir, même si la seule couche qui m'attendait ce soir-là était un lit de feuilles mortes.

— *Ifrinn an Diabhuil ! À Dhia, thoir cobhair !*

— Sainte Vierge !

Je sursautai. Tout le monde se mit à crier en même temps et les chevaux, effrayés, hennirent en tirant frénétiquement sur leur harnais, secouant le chariot dans tous les sens comme un scarabée ivre.

— Wouf ! fit Rollo à mon côté.

— Bon Dieu ! souffla Ian. Par le Christ !

Je suivis son regard et me mis à hurler comme une possédée. Une silhouette pâle venait de se lever à l'intérieur du chariot, vacillant au gré des embardées du châssis. J'eus à peine le temps de l'apercevoir avant que le chaos se déchaîne.

Rollo s'arc-bouta sur son train arrière et bondit dans le noir en rugissant, accompagné par les cris de Jamie et de Ian, et par un horrible hurlement du fantôme. Derrière moi, j'entendis une série de jurons en français, tandis que Fergus détalait vers le cimetière, trébuchant et percutant les tombes au passage.

Jamie avait laissé tomber la torche, qui vacillait et crachotait sur le sol poudreux, menaçant de s'éteindre d'un instant à l'autre. Je me jetai à genoux et la saisis, soufflant dessus dans un effort désespéré pour la raviver.

Le chœur de cris et de grognements s'éleva en crescendo. Je me redressai, la torche à la main, pour découvrir Ian aux prises avec Rollo, tentant de l'empêcher de bondir sur les silhouettes sombres qui luttaient dans un nuage de poussière.

— Arrête ! Espèce de scélérat !

Fergus venait de revenir du cimetière, brandissant la pelle. Comme ses injonctions ne suscitaient aucune réaction, il avança d'un pas et l'abattit de toutes ses forces sur le crâne de l'intrus. On entendit un bruit métallique sourd. Fergus se tourna ensuite vers le chien, le menaçant de son outil.

— Toi aussi, tais-toi !

Rollo gronda et montra les dents, et Ian eut juste le temps de lui passer les bras autour du cou pour l'empêcher de mettre Fergus en miettes.

— D'où est-il sorti ? demanda Ian, interloqué.

Il tendit le cou, essaya de mieux voir l'homme tombé à terre sans lâcher Rollo.

— Des enfers, rétorqua Fergus. Et il ferait mieux d'y retourner tout de suite, ou je l'achève.

Il tremblait d'émotion et de fatigue. La lumière dansa sur son crochet tandis qu'il écartait une mèche de son front.

— Il ne vient pas des enfers mais de la potence. Vous ne le reconnaissez pas ?

Jamie se releva et épousseta ses culottes. Il respirait avec peine et était couvert de poussière, mais il paraissait indemne. Il ramassa son mouchoir et s'essuya le visage.

— Où est passé Duncan ? demanda-t-il.

— Ici, *Mac Dubh* ! répondit une voix grave de l'autre côté du chariot. Les bêtes n'aimaient déjà pas beaucoup Gavin de son vivant, mais elles n'apprécient pas sa résurrection. Il faut dire que j'ai été plutôt surpris moi-même.

Il lança un regard réprobateur sur le corps couché à terre et tapota l'encolure d'un des chevaux.

— Ce n'est rien, *luaidh*, le rassura-t-il. Ce n'est qu'un pauvre type, calme-toi.

J'avais passé la torche à Ian et m'étais agenouillée pour inspecter les blessures de notre intrus. Elles semblaient bénignes : il s'éveillait déjà. Jamie avait raison, c'était l'homme qui s'était évadé plus tôt pendant l'exécution. Il était jeune, la trentaine

environ, musclé et bien bâti. Ses cheveux blonds étaient collés par la transpiration et la crasse. Il sentait la prison et l'odeur musquée de la peur. Cela pouvait se comprendre.

Je glissai une main sous son bras et l'aidai à se relever. Il gémit en se palpant le crâne, cligna des yeux à la lumière de la torche.

— Ça va ? lui demandai-je.

— Merci, madame, répondit-il. Ça pourrait aller mieux.

Il avait un léger accent irlandais, une voix profonde et douce.

Rollo, sa babine retroussée juste assez pour laisser apparaître deux canines menaçantes, enfouit son nez sous l'aisselle du fugitif, renifla, renversa la tête en arrière et éternua de manière explosive. Un rire s'éleva dans le cercle et la tension se relâcha.

— Depuis quand êtes-vous caché dans le chariot ? demanda Duncan.

— Depuis le milieu de l'après-midi.

L'homme se redressa maladroitement sur les genoux. Il était encore un peu sonné par le coup sur sa tête. Il se toucha à nouveau le crâne et grimaça.

— Aïe ! Je m'y suis glissé après que le Français y a déposé le corps de Gavin.

— Et avant cela ?

— Je me suis caché sous la potence. J'ai pensé que c'était le seul endroit où personne ne penserait à regarder.

Il se leva, ferma les yeux pour retrouver son équilibre, puis les rouvrit. Ils étaient vert pâle à la lueur de la torche, de la couleur des mers peu profondes. Il nous dévisagea les uns après les autres, et son regard s'arrêta sur Jamie. Il s'inclina, se tenant la tête.

— Stephen Bonnet, à votre service, monsieur.

Il ne tendit pas la main. Jamie non plus.

— Monsieur Bonnet, dit-il simplement.

Il le dévisagea d'un air impavide. J'ignorais comment il parvenait à dégager une telle autorité en ne portant qu'une paire

de culottes humides et crottées, mais il y réussissait fort bien. Il inspecta le visiteur des pieds à la tête.

Bonnet était ce qu'on appelle vulgairement un beau mâle, avec une carrure puissante et des traits épais mais harmonieux. Il mesurait quelques centimètres de moins que Jamie. Il se tenait souple sur ses jambes, les poings à demi fermés le long du corps.

À en juger par son nez de boxeur et par la petite cicatrice au coin de sa bouche, il était du genre coriace. Ces imperfections ne minimisaient en rien le magnétisme animal qu'il dégageait. Il possédait cette sorte de beauté brute qui attirait les femmes. Enfin, certaines femmes, rectifiai-je quand il me lança un regard interrogateur.

— Pour quel crime avez-vous été condamné, monsieur Bonnet ? interrogea Jamie.

Il semblait détendu, mais son corps demeurait sur le qui-vive, comme celui de Bonnet. On aurait dit deux chiens en train de s'observer en se demandant lequel des deux mordrait le premier.

— Contrebande, répondit Bonnet.

Jamie ne répondit pas mais inclina la tête sur le côté avec une mine sceptique.

— ... et piratage, ajouta Bonnet.

Un muscle tressaillit près de sa bouche. Faible tentative de sourire ou tic de peur ?

— Vous avez déjà tué dans l'exercice de vos activités ?

Le visage de Jamie était neutre, mais ses yeux semblaient dire : « Réfléchis bien avant de répondre, mon gars ! »

— Je n'ai jamais tué quelqu'un qui n'en voulait pas à ma vie, répondit Bonnet.

Son ton était calme, presque nonchalant, mais ses poings s'étaient resserrés.

Il me vint soudain à l'esprit qu'il devait avoir l'impression de se trouver à nouveau devant un tribunal. Il ne pouvait deviner que nous avions aussi peu envie que lui de rencontrer une patrouille.

Jamie le dévisagea longuement, l'examinant à la lueur dansante de la torche. Enfin il hocha la tête et recula d'un pas.

— Vous pouvez y aller, nous ne vous retiendrons pas, annonça-t-il.

Bonnet poussa un soupir audible. Sa grande carcasse se détendit et ses épaules s'affaissèrent sous sa chemise déchirée.

— Merci, dit-il.

Il s'essuya le front, et son regard vert se posa tour à tour sur Duncan, sur Fergus et sur moi.

— Vous... vous ne voudriez pas m'aider ?

Duncan, qui s'était décontracté en entendant le verdict de Jamie, laissa échapper un grognement de surprise.

— Quoi ? T'aider ? Toi, un voleur ?

La tête de Bonnet pivota en direction de Duncan. Le fer qu'il portait toujours autour du cou donnait l'impression d'une tête décapitée flottant quelques centimètres au-dessus de ses épaules.

— Aidez-moi, répéta-t-il. Il y aura des soldats sur toutes les routes cette nuit, à ma recherche.

Il fit un geste vers le chariot.

— Si vous le vouliez, vous pourriez m'aider à franchir les barrages.

Il s'adressa de nouveau à Jamie.

— Je vous supplie de m'aider, monsieur, au nom de Gavin Hayes, qui était mon ami aussi bien que le vôtre... et un voleur, tout comme moi.

Les hommes l'observèrent en silence quelques instants, et Fergus lança un regard interrogateur à Jamie : c'était à lui que revenait la décision. Après un long regard méditatif vers Bonnet, Jamie demanda à Duncan :

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Pour Gavin, acquiesça celui-ci.

Sur ces mots, il s'éloigna en direction de la grille du cimetière.

— D'accord, ajouta enfin Jamie.

Il se lissa les cheveux en arrière des oreilles.

— Aidez-nous à enterrer Gavin, dit-il à notre nouveau compagnon. Ensuite nous prendrons la route.

Une heure plus tard, la tombe de Gavin formait un rectangle de terre fraîchement retournée, se détachant sur les teintes grises de l'herbe qui l'entourait.

— Il faut mettre son nom, dit Jamie.

Avec la pointe de son couteau, il grava sur un galet le nom de Gavin ainsi que ses dates de naissance et de décès. Je frottai la suie de la torche sur les lettres, en faisant une épitaphe rudimentaire mais lisible, et Ian la déposa au sommet d'un monticule de cailloux. À côté, Jamie coinça le bout de chandelle qu'il avait pris à la taverne.

Tout le monde se tint un instant autour de la tombe, embarrassé, ne sachant comment lui dire adieu. Jamie et Duncan étaient côte à côte, les yeux baissés. Ils avaient dû se séparer de nombreux compagnons de lutte, et souvent avec moins de cérémonie.

Enfin, Jamie adressa un signe de tête à Fergus, qui prit une brindille de pin et, l'allumant à ma torche, se pencha et toucha la mèche de la chandelle.

— *Requiem aeternam dona eis Domine, et lux perpetua luceat eis...*

Ian répéta doucement sur un ton solennel :

— Que la paix éternelle leur soit accordée, ô Seigneur, et qu'une lumière perpétuelle brille sur eux.

Sans un mot de plus, nous tournâmes les talons et quittâmes le cimetière. Derrière nous, la flamme de la chandelle étincelait dans l'immobilité de l'air chaud et lourd, comme une lampe de sanctuaire dans une église déserte.

La lune brillait haut dans le ciel lorsque nous atteignîmes le poste de garde à la sortie de la ville. Ce n'était qu'une demi-lune, mais assez lumineuse pour nous permettre de voir la piste poussiéreuse devant nous. Deux chariots comme le nôtre pouvaient s'y croiser sans encombre.

Nous avions déjà passé plusieurs postes de ce type entre Savannah et Charleston, la plupart tenus par des soldats morts d'ennui qui nous faisaient signe de continuer sans prendre la peine de vérifier les autorisations que nous avions obtenues en Géorgie. Ces postes servaient surtout à intercepter la marchandise de contrebande ou à capturer des esclaves ou des ouvriers en fuite.

Même sales et en guenilles, nous attirions rarement l'attention. La plupart des voyageurs n'étaient guère en meilleur état que nous. Fergus et Duncan, tous deux handicapés, ne pouvaient être des ouvriers et l'assurance de Jamie contrastait avec sa tenue débraillée. Avec ou sans veste miteuse, personne n'aurait voulu de lui comme serviteur.

Mais ce soir-là, les choses étaient différentes. Il y avait huit soldats au poste de garde, au lieu des deux habituels, tous armés et sur le qui-vive. Des canons de mousquet furent braqués sur nous, accompagnés du cri : « Halte ! Votre nom et ce qui vous amène ici ! » Une lanterne s'éleva à quelques centimètres de mon visage, m'aveuglant un instant.

— James Fraser, en route vers Wilmington, avec ma famille et mes domestiques.

La voix de Jamie restait calme et ses mains ne tremblaient pas tandis qu'il me tendait les rênes afin de chercher nos papiers dans sa poche.

Je gardai la tête baissée, essayant d'avoir l'air fatiguée et indifférente. Pour être fatiguée, je l'étais. J'aurais pu me coucher sur la route et dormir. Mais j'étais loin de me sentir indifférente. Quel châtimement réservait-on à ceux qui aidaient un condamné à mort à s'enfuir ? Je l'ignorais. Une goutte de sueur coula le long de ma nuque.

— Avez-vous rencontré quelqu'un sur la route, monsieur ? demanda l'un des soldats.

Le « monsieur » semblait lui écorcher les lèvres. L'aspect miséreux de la veste de Jamie et de ma robe était manifeste à la lueur jaune de sa lanterne.

— Nous avons croisé une voiture à la sortie de la ville. Vous avez dû la voir aussi, répondit Jamie.

Le sergent répondit par un grognement, en examinant nos laissez-passer. Il plissa les yeux en nous comptant pour vérifier que le nombre de voyageurs correspondait à celui indiqué par les documents.

— Quel genre de marchandise transportez-vous ?

Il nous rendit les papiers, faisant signe à l'un de ses hommes de fouiller le chariot. Je tirai sur les rênes involontairement et les chevaux s'agitèrent. Jamie me donna un petit coup de pied mais ne me regarda pas.

— Nos quelques biens, déclara-t-il, plus un peu de provisions, un sac de sel et un cadavre.

Le soldat qui s'apprêtait à soulever la bâche du chariot s'arrêta aussitôt.

— Un quoi ?

Jamie me reprit les rênes et les enroula autour de son poignet. Du coin de l'œil, je vis Duncan s'écarter vers les bois sombres. Fergus, avec ses réflexes de pickpocket, avait déjà disparu.

— C'est le corps de l'homme qui a été pendu cet après-midi. J'ai demandé au colonel Franklin la permission de l'emmener au nord, où se trouve sa famille. C'est pourquoi nous voyageons de nuit.

— Je vois, dit le sergent en approchant sa lanterne.

Il dévisagea Jamie, et hocha la tête.

— Je me souviens de vous, déclara-t-il. Vous êtes venu lui rendre visite peu avant son exécution, n'est-ce pas ? C'était votre ami ?

— Je l'ai connu autrefois. Il y a des années.

Le sergent adressa un signe à l'un de ses hommes, sans quitter Jamie des yeux.

— Jettes-y un coup d'œil, Griswold.

Ce dernier, qui devait avoir dans les quatorze ans, ne parut pas franchement ravi, mais souleva néanmoins la bâche et leva sa lanterne pour regarder dans le chariot. Je réprimai mon envie de me retourner pour le surveiller.

Le cheval de gauche hennit et s'ébroua. Si nous devons partir en trombe, il nous faudrait quelques secondes avant que les chevaux ne partent au galop. J'entendis Ian gesticuler derrière moi, posant la main sur la masse de noyer rangée sous le siège.

— Oui, sergent, il y a bien un corps, constata Griswold. Il est enveloppé dans un linceul.

— Tends ta baïonnette et transperce-le, ordonna le sergent, le regard toujours fixé sur Jamie.

— Vous allez salir mon chariot, se plaignit celui-ci. Le cadavre est tout gonflé. Vous pensez, après une journée au soleil !

Le sergent émit un grognement impatient.

— Vise la jambe, Griswold. Allez, grouille !

À contrecœur, Griswold fixa la baïonnette au bout de son mousquet et, se dressant sur la pointe des pieds, plongea sa lame plusieurs fois à l'intérieur du chariot. Derrière moi, Ian s'était mis à siffloter un air gaélique. C'était une chanson dont le titre, *Nous mourrons tous à l'aube*, me parut mal à propos.

— Non, sergent, il est bien mort, confirma Griswold, soulagé. Je l'ai piqué fort, mais il n'a pas bougé.

— Très bien.

Congédiant le jeune soldat d'un geste de la main, le sergent dit à Jamie :

— C'est bon, vous pouvez y aller, monsieur Fraser. Mais si j'étais vous, je choiserais mieux mes amis.

Je vis les mains de Jamie se resserrer sur les rênes, mais il se contenta de se redresser et de remettre son chapeau

d'aplomb sur sa tête. Il fit claquer sa langue et les chevaux se mirent en route, soulevant un nuage de poussière dans le halo de la lanterne.

Après la lumière, l'obscurité semblait totale. Malgré la lune, je ne voyais plus rien. La nuit se referma sur nous. Je ressentis le soulagement d'un animal traqué qui a enfin trouvé refuge et, malgré la chaleur accablante, je respirai mieux.

Nous parcourûmes un bon kilomètre avant que l'un d'entre nous ne rompe le silence.

— Vous êtes blessé, monsieur Bonnet ? demanda Ian.

Sa voix était à peine audible dans le grincement des roues.

— Oui. Il m'a piqué dans la cuisse, cet imbécile !

Bonnet semblait calme.

— Dieu soit loué, il a rabaisé la bâche avant que le sang ne transperce le linceul. Les morts ne saignent pas.

— C'est grave ? demandai-je. Vous voulez que je vienne voir ?

Bonnet avait rabattu la bâche et s'était assis derrière nous, sa silhouette à peine visible dans la pénombre.

— Non, ça ira, madame. J'ai enroulé mon bas autour de la plaie, ça devrait suffire.

Ma vue commençant à revenir, je distinguai la masse claire de ses cheveux tandis qu'il était penché sur son bandage de fortune.

— Vous pourrez marcher ? demanda Jamie.

Il fit ralentir les chevaux au pas et se retourna pour inspecter notre hôte. Si son ton n'était pas hostile, il tenait à se débarasser de notre dangereux passager le plus tôt possible.

— Pas facilement. Je suis désolé.

Bonnet était conscient de l'impatience de Jamie de le voir déguerpir. Non sans peine, il parvint à se hisser debout dans le chariot, prenant appui sur son genou valide. La partie inférieure de son corps restait invisible, mais je pouvais sentir

l'odeur de son sang, un parfum plus âcre que celui du linceul de Gavin.

— Si je puis me permettre une suggestion, monsieur Fraser, à environ cinq kilomètres d'ici nous atteindrons la route du Ferry Trail. À un kilomètre du croisement, une autre route mène vers la côte. Elle est très cabossée, mais néanmoins praticable. Elle nous conduira jusqu'à un cours d'eau qui se jette dans la mer, non loin de là. Des amis à moi viendront y jeter l'ancre dans la semaine. Si vous me donnez un peu de provisions, je pourrais m'y cacher pour les attendre. Après quoi, vous reprendrez votre route, délivrés de ma compagnie.

— Des amis ? Vous voulez dire des pirates ?

La voix de Ian était méfiante. Ayant été enlevé en Écosse par des pirates, il ne voyait plus cette profession avec le même romantisme que les autres garçons de son âge.

— Tout dépend du point de vue, mon garçon, répondit Bonnet sur un ton amusé. C'est effectivement l'avis des gouverneurs des deux Carolines. Mais les marchands de Wilmington et de Charleston ne voient pas tous les choses de cet œil-là.

Jamie se mit à rire.

— Des contrebandiers, c'est ça ? Et ces amis à vous, quel genre de marchandises transportent-ils ?

— Tout ce qui rapporte assez d'argent pour valoir la peine de courir le risque.

Le ton de Bonnet s'était teinté d'une note de cynisme.

— Si vous voulez une compensation pour votre aide, cela peut s'arranger.

— Ce n'est pas ce que je demandais, répliqua Jamie. Je vous ai sauvé pour Gavin et pour moi-même. Je n'ai pas l'habitude de demander une rétribution pour ce genre de service.

— Pardonnez-moi, je ne voulais pas vous offenser.

— N'en parlons plus.

Jamie secoua les rênes et les enroula de nouveau autour de son poignet, changeant de main.

Après cette brève prise de bec, personne ne dit plus rien, bien que Bonnet fût toujours à genoux derrière nous, observant la route par-dessus mon épaule. Il n'y avait pas de soldats. Rien ne bougeait, pas même les feuilles dans les arbres. Rien ne venait perturber le silence de cette nuit d'été, hormis parfois le bruissement d'ailes d'un oiseau ou le cri d'une chouette.

Le claquement sourd et rythmique des sabots des chevaux dans la poussière et les secousses du chariot avaient un effet soporifique. Je tentais de garder les yeux ouverts, à observer les ombres noires des arbres le long de la route, mais je penchais de plus en plus vers Jamie, mes paupières se fermant malgré tous mes efforts.

Jamie passa les rênes dans sa main gauche et glissa son bras droit autour de mes épaules, m'attirant à lui. Comme toujours, je me sentais en sécurité à son contact. Je m'amollis, ma joue frottant contre la serge poussiéreuse de sa veste, et sombrai aussitôt dans une inconfortable torpeur.

À un moment, je rouvris les yeux et aperçus la silhouette haute et mince de Duncan Innes, marchant à côté du chariot de son pas infatigable de Highlander, tête baissée, perdu dans ses pensées. Puis je plongeai dans une somnolence où les souvenirs de la journée se mêlaient à des fragments de rêve incohérents. Je rêvai d'un sconse géant endormi sous une table de taverne, se réveillant pour se joindre à un chœur chantant l'hymne américain, puis d'un cadavre se balançant au bout d'une corde, qui relevait la tête et souriait, les yeux vides... Je me réveillai en sentant Jamie qui me secouait par l'épaule.

— Tu ferais mieux d'aller t'allonger à l'arrière, *Sassenach*. Tu bougonnes dans ton sommeil. Tu risques de glisser du siège et de tomber sur la route.

Acquiesçant d'un air vague, je me faufilai maladroitement à l'arrière, échangeant ma place contre celle de Bonnet, et m'allongeai près de la silhouette endormie de Ian.

La puanteur à l'intérieur du chariot était étouffante. Ian avait posé la tête sur du gibier en train de faisander, enveloppé

dans une peau de cerf mal tannée. Rollo s'en sortait un peu mieux, ayant posé son museau sur le ventre de Ian. Quant à moi, je pris la sacoche de sel en guise d'oreiller. Le cuir était rêche sous ma joue, mais il n'empêchait pas.

Les secousses du chariot n'avaient rien de confortable mais le plaisir de m'allonger enfin était si grand que je remarquai à peine les embardées. Je roulai sur le dos et contemplai l'immensité du ciel étoilé. « *Lumen Christi* », murmurai-je. Apaisée par l'image de Gavin Hayes trouvant son chemin dans les cieux, je m'endormis aussitôt.

Je ne saurais dire combien de temps je dormis, écrasée par la fatigue et la chaleur. Un changement dans le rythme du pas des chevaux me réveilla, hagarde et trempée de sueur.

Bonnet et Jamie discutaient à voix basse. Leur conversation avait ce ton détaché des hommes qui ont enfin brisé la glace et commencent prudemment à faire plus ample connaissance.

— Vous avez dit que vous m'aviez sauvé pour Gavin et pour vous-même, observait Bonnet. Qu'entendiez-vous au juste, si ce n'est pas trop indiscret ?

Sa voix était douce, à peine audible au milieu du grincement des roues.

Jamie ne répondit pas tout de suite. Je m'étais presque endormie quand il parla enfin. Sa réponse semblait flotter, désincarnée, dans l'air chaud de la nuit.

— Vous n'avez sans doute pas beaucoup dormi hier soir, non ? Sachant ce qui vous attendait aujourd'hui !

Bonnet émit un petit rire nerveux.

— En effet. Je ne suis pas près d'oublier cette nuit.

— Moi non plus.

Jamie dit quelque chose en gaélique aux chevaux et ils ralentirent le pas.

— Moi aussi, je suis passé par là, déclara Jamie. J'ai veillé toute une nuit, car je devais être pendu à l'aube. Pourtant, j'ai été épargné, grâce à quelqu'un qui a risqué sa vie pour sauver la mienne.

— C'est vrai ? dit Bonnet. Alors, vous êtes un *asgina ageli* ?

— Un quoi ?

Une volée de branches basses fouettèrent les flancs du chariot, dégageant une forte odeur épicée. Une pluie de feuilles tomba du ciel, effleurant mon visage. Les chevaux négocièrent un virage abrupt et le rythme du chariot changea à nouveau, les roues s'enfonçant dans des ornières. Nous venions de bifurquer sur la route qui menait à la rivière dont Bonnet nous avait parlé.

— *Asgina ageli* est un terme peau-rouge. Il vient des tribus qui vivent dans les montagnes. C'est un guide cherokee qui me l'a appris un jour. Il signifie « à moitié fantôme » : quelqu'un qui devrait être mort mais qui, pourtant, est toujours en vie ; une femme qui a survécu à une maladie mortelle ou un guerrier tombé entre les mains de l'ennemi et qui a réussi à s'évader. Ils racontent qu'un *asgina ageli* a un pied parmi les vivants et l'autre dans le royaume des morts. Il peut parler aux esprits et voir les *Nunnahees*... le petit peuple.

— Le petit peuple ? Comme nos fées et nos lutins ? s'étonna Jamie.

— Quelque chose de ce genre, oui.

Bonnet changea de position, faisant craquer la banquette sous son poids.

— Les Indiens affirment que les *Nunnahees* vivent dans les rochers des montagnes. Ils viennent parfois au secours des hommes en temps de guerre ou en cas de catastrophe naturelle.

— Vraiment ? On a à peu près la même chose dans les Highlands, on les appelle les *Auld Folks*.

— Normal, dit Bonnet, amusé. D'après tout ce que j'ai entendu dire sur les Highlanders, ils n'ont pas l'air tellement plus civilisés que les Peaux-Rouges.

— Peuh ! rétorqua Jamie, faussement dépité. C'est faux. Il paraît que les Peaux-Rouges mangent le cœur de leurs ennemis. Pour ma part, je préfère le gruau d'avoine.

— Vous êtes highlander ? C'est vrai que, pour un sauvage, je vous trouve plutôt courtois.

— Vous me flattez, monsieur, répondit Jamie sur le même ton. Pour un Irlandais, vous semblez assez fréquentable.

Leurs voix se fondirent dans le couinement rythmique des roues et je me rendormis sans entendre la suite.

Lorsque nous nous arrêtâmes enfin, la lune avait presque sombré derrière la cime des arbres. Je fus réveillée par Ian encore à moitié endormi, qui tentait tant bien que mal de descendre du chariot pour aider Jamie à détacher les chevaux. Passant la tête à l'extérieur, je vis un long ruban miroitant, défilant entre des berges en terrasses. Des vaguelettes venaient mourir dans un scintillement contre la rive de vase et d'argile. Avec un sens typiquement américain de la litote, Bonnet avait qualifié de « cours d'eau » ce que la plupart des marins du vieux continent appelaient un fleuve.

Les hommes s'affairaient dans le noir, n'échangeant que quelques mots indispensables. Ils se déplaçaient avec une lenteur inhabituelle, fondus dans la nuit, privés de leur substance par la fatigue.

— Va te chercher un coin pour dormir, *Sassenach*, me conseilla Jamie pendant que je descendais du chariot. Je vais donner quelques provisions à notre invité, puis brosser les chevaux et les laisser paître un peu.

La température avait à peine baissé depuis la tombée de la nuit, mais l'air était plus frais au bord de l'eau et je me sentais moins engourdie.

— Je ne peux pas dormir avant de m'être baignée, dis-je en tirant sur mon corsage trempé. Je me sens trop sale.

Mes cheveux étaient collés à mes tempes et ma peau me démangeait. L'eau sombre paraissait fraîche et accueillante. Jamie lui lança un regard intéressé, tirant sur sa cravate.

— Je te comprends, dit-il. Mais fais attention. D'après Bonnet, la rivière est assez profonde pour la navigation. En plus, elle est soumise aux marées. Le courant doit être fort.

— Je resterai près du bord, assurai-je.

Je lui indiquai un coude du fleuve un peu plus loin, derrière un taillis de saules.

— Tu vois cet endroit là-bas ? Il devrait être protégé du courant.

— D'accord, mais sois prudente.

En me retournant, je manquai de percuter une haute silhouette. Stephen Bonnet se tenait devant moi, sa jambe tachée de sang séché.

— À votre service, madame, dit-il avec une petite révérence. C'est le moment de nous dire adieu ?

Il se tenait un peu trop près de moi à mon goût et je réprimai mon envie de reculer.

— En effet. Adieu et bonne chance, monsieur Bonnet.

— Merci, madame. Mais je m'en remets rarement à la chance. Bonne nuit.

Il s'inclina de nouveau et s'éloigna en clopinant, comme le fantôme d'un ours blessé.

Le courant de la rivière masquait les bruits de la nuit. Dans un rayon de lune, je vis une chauve-souris filer au-dessus de l'eau, chassant des insectes trop petits pour que je les distingue, puis disparaître dans les ténèbres. Si quelque chose nous guettait dans le noir, il ne faisait pas de bruit.

Jamie émit un grognement et répondit à la question que je me posais en secret.

— Je ne sais trop quoi penser de cet homme, dit-il. J'espère simplement que je n'ai pas fait une bêtise en l'aidant.

— Tu ne pouvais tout de même pas le laisser pendre.

— Oh, que si ! rétorqua-t-il.

Je le considérai, surprise. Il me sourit d'un air narquois.

— Les Anglais ne condamnent pas que des innocents, *Sassenach*. La plupart du temps, les condamnés ont été jugés en

bonne et due forme. Je n'aimerais pas apprendre que j'ai aidé un assassin à s'enfuir.

Il haussa les épaules et écarta une mèche qui lui gênait les yeux.

— Enfin, soupira-t-il, ce qui est fait est fait. Va prendre ton bain, *Sassenach*. Je viendrai te rejoindre dès que je pourrai.

Je me dressai sur la pointe des pieds pour l'embrasser et le sentis sourire. Ma langue effleura sa bouche et il me mordilla doucement la lèvre inférieure.

— Tu crois que tu pourras rester éveillée encore un peu ?

— Autant qu'il le faudra, répondis-je. Mais ne tarde pas trop quand même.

J'avisai une petite étendue d'herbe grasse sous les saules et m'y déshabillai lentement, appréciant la brise qui faisait frémir l'étoffe moite de mon jupon.

Une fois nue, je mis un pied dans l'eau. Elle était d'une fraîcheur étonnante, presque froide, comparée à la chaleur de la nuit. Mes orteils s'enfoncèrent dans la vase, puis, à un mètre du bord, celle-ci céda la place à un sable fin.

En dépit de la proximité de la mer, nous nous trouvions suffisamment en amont pour que l'eau soit douce. Je bus et m'aspergeai le visage, lavant la poussière dans ma gorge et mon nez.

J'avançai dans l'eau jusqu'à mi-cuisses, me souvenant de la mise en garde de Jamie. La sensation de froid sur mon corps était un soulagement intense. Je pris de l'eau dans mes mains en coupe et la déversai sur mon buste. Les gouttelettes ruisselèrent sur la courbe de mon ventre et s'éparpillèrent entre mes cuisses. Je sentais la pression de la marée montante contre mes chevilles, me repoussant doucement vers la berge. En l'absence de savon, je m'agenouillai dans l'eau, me rinçai les cheveux et me frottai des pieds à la tête avec du sable jusqu'à ce que ma peau soit lisse et douce.

Enfin, je grimpai sur un rocher et m'y allongeai, laissant mes membres pendre mollement au-dessus de l'eau. Le contact de la pierre chauffée par le soleil contre ma peau fraîche était cette fois un réconfort. Je lissai mes épaisses boucles du bout des doigts, projetant des gouttes autour de moi. La pierre mouillée avait une odeur de pluie, poussiéreuse et âcre.

Je me sentais à la fois épuisée et alerte, dans cet état de conscience où la pensée est ralentie et les moindres sensations physiques augmentées. Je caressai le rocher avec la plante de mon pied et glissai une main entre mes cuisses, mes doigts hérissant dans leur sillage le duvet de ma peau.

Mes seins étaient gonflés, comme deux dômes blancs sous le clair de lune, parsemés de gouttelettes cristallines. J'effleurai un mamelon et l'observai se dresser lentement, comme par magie.

De fait, cet endroit était magique. La nuit était calme et immobile, mais une atmosphère langoureuse flottait sur la rivière comme un nuage sur une mer d'huile. Nous étions très près de la côte et le ciel était dégagé. Les étoiles brillaient comme des diamants au-dessus de nos têtes, se consumant dans des feux intenses.

Un *plouf* ! lointain me fit redresser la tête. Rien ne bougeait à la surface de l'eau, hormis les reflets dansants des étoiles, prisonniers de la rivière comme des lucioles dans une toile d'araignée.

Une grosse tête velue surgit au milieu des flots. C'était Rollo, tenant un poisson dans sa gueule. Il secoua violemment la tête pour lui briser la colonne vertébrale, faisant scintiller les nageoires et les écailles. L'énorme chien nagea tranquillement jusqu'à la rive, s'ébroua et s'éloigna, son repas du soir se balançant entre ses crocs.

Il s'arrêta un moment près du rocher où je me tenais et tourna la tête vers moi, ses poils hérissés encadrant ses yeux jaunes. Il semblait sorti tout droit d'un tableau du Douanier Rousseau, mélange de sauvagerie et d'immobilité.

Il disparut soudain, et il n'y eut devant moi qu'un épais rideau d'arbres, cachant je ne sais quel mystère. Sans doute d'autres arbres, pensa la partie logique de mon cerveau.

— Probablement beaucoup plus... murmurai-je en scrutant les ténèbres.

La civilisation, même celle, primitive, à laquelle je m'étais désormais habituée, ne formait encore qu'un mince croissant de colonies en bordure du continent. À plus de trois cents kilomètres de la côte, il n'existait ni ville ni ferme. Et plus loin encore s'étendaient des milliers de kilomètres de... quoi au juste ? De désert, d'aventures... et de liberté.

C'était un monde entièrement nouveau, vierge et vibrant de joie, car Jamie et moi étions enfin réunis et avions toute la vie devant nous. Derrière nous, nous n'avions laissé que des adieux et du chagrin. Même le fait de penser à Brianna n'était plus aussi douloureux. Certes, elle me manquait terriblement et je pensais sans cesse à elle, mais je la savais en sécurité dans sa propre époque et cela rendait son absence plus facile à supporter.

Je m'allongeai sur le rocher. Sa chaleur accumulée pendant la journée se diffusait à présent dans mon corps. Les gouttes d'eau sur ma peau s'évaporaient lentement, se réduisant à une fine pellicule d'humidité avant de disparaître.

Des nuages de moucherons volaient au-dessus de la rivière. Je ne pouvais les voir, mais je devinais leur présence aux éclaboussures des poissons qui bondissaient hors de l'eau pour les happer.

Les insectes étaient un fléau constant. Tous les matins j'inspectais minutieusement la peau de Jamie, fouillant les moindres replis de sa peau à la recherche de tiques voraces et de puces de bois. J'enduisais tous les hommes d'onguent à base de pouliot et de feuilles de tabac. Cela leur évitait d'être dévorés vivants par les nuées de moustiques, de moucherons et de mites carnivores qui les assaillaient dans la pénombre, mais ne les protégeait pas contre les hordes d'insectes curieux

qui les rendaient fous à force d'explorer leurs oreilles, leurs yeux, leur nez et leur bouche.

Étrangement, la majorité des insectes m'épargnaient. Ian plaisantait en prétendant que la forte odeur d'aromates qui flottait autour de moi les repoussait, mais je subodorais qu'il s'agissait d'autre chose car, même lorsque je venais de me baigner, ils ne s'intéressaient pas à moi.

J'en avais déduit que c'était une des aberrations de l'évolution, la même qui faisait que je n'étais pas vulnérable aux rhumes et autres maux bénins du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les parasites du sang, comme les microbes, évoluaient en parallèle avec les êtres humains et étaient sensibles aux subtils signaux chimiques émis par leurs hôtes. Venant d'un autre temps, je n'émettais pas les mêmes signaux et, donc, je n'étais pas perçue comme une proie potentielle.

— Ou peut-être Ian a-t-il raison, méditai-je à voix haute. Je pue trop.

Je trempai mes doigts dans l'eau et aspergeai une libellule venue se poser sur mon rocher, formant à peine une ombre transparente, sa couleur se fondant dans l'obscurité.

J'espérais que Jamie se hâterait. Après avoir roulé pendant des jours à son côté, perchée sur la banquette du chariot, observant ses moindres mouvements, la lumière changeante sur son visage tandis qu'il parlait ou souriait, mes mains me démangeaient de vouloir le toucher. Nous n'avions pas fait l'amour depuis plusieurs jours, tant à cause de notre impatience d'arriver à Charleston que de mes scrupules à forniquer à proximité d'une dizaine d'autres hommes.

Un souffle d'air chaud me caressa le corps et redressa le fin duvet de ma peau. À présent, nous n'étions plus pressés et personne ne pourrait nous entendre. Je glissai une main le long de la courbe de mon ventre et sur la peau entre mes cuisses. Je posai les doigts sur ma vulve gonflée, sentant la moiteur de mon désir.

Je fermai les yeux, frottant doucement, appréciant la sensation croissante...

— Jamie Fraser, qu'est-ce que tu fabriques ? murmurai-je.

— Me voilà !

Je sursautai. Il se tenait dans la rivière à deux mètres de moi, de l'eau jusqu'à mi-cuisses, son sexe tendu et sombre contrastant avec la pâleur de son corps. Ses cheveux étaient dénoués sur ses épaules, encadrant un visage blanc comme neige, ses yeux grands ouverts me fixant avec la même intensité que le chien-loup un peu plus tôt, sauvage et parfaitement immobile.

Il s'approcha et se coucha sur moi. Ses cuisses étaient froides quand elles touchèrent les miennes, mais elles se réchauffèrent en quelques secondes pour devenir brûlantes. Des perles de transpiration apparaissaient sur ma peau sitôt qu'il la touchait et une bouffée de chaleur moite fit de nouveau gonfler mes seins, les rendant ronds et glissants contre son torse dur.

Puis sa bouche se referma sur la mienne et je fondis littéralement en lui. Peu m'importait soudain qu'il fasse chaud ou que la moiteur vienne de ma sueur ou de la sienne. Même les nuées d'insectes devinrent insignifiantes. Je cambrai les reins et il se glissa en moi, sa dernière trace de fraîcheur se dissipant dans ma chaleur, comme le métal froid d'une épée plongée dans un sang bouillonnant.

Mes mains glissèrent sur les courbes de son dos et mes seins s'écrasèrent contre son torse, une rigole coulant entre nos deux corps pour lubrifier le frottement de nos ventres et de nos cuisses.

Sa langue parcourut mon visage en quête de petites gouttes de sel. J'étais vaguement consciente de la solidité du rocher sous moi. La surface rugueuse m'écorchait le dos et les reins, mais je m'en souciais peu.

— Je ne peux plus attendre, souffla-t-il dans mon oreille.

— N'attends plus.

J'enroulai mes jambes autour de ses hanches, nos chairs fusionnant dans une explosion.

— Je sais qu'on parle de « passion ardente », mais à ce point... ! haletai-je.

Il leva son visage d'entre mes seins, se mit à rire et roula sur le côté.

— Bon Dieu, qu'il fait chaud ! souffla-t-il.

Il repoussa les mèches trempées qui lui tombaient sur le front, pantelant.

— Comment font les gens dans des cas pareils ?

— Comme nous venons de le faire, répondis-je.

J'avais moi aussi du mal à reprendre mon souffle.

— Ce n'est pas possible. Pas tout le temps. Ils ne tiendraient pas le coup.

— Eh bien... peut-être le font-ils plus lentement. Ou sous l'eau. Ou peut-être attendent-ils l'automne.

— L'automne ! Finalement, je ne suis pas sûr de vouloir m'établir dans le Sud. Il fait chaud à Boston ?

— À cette époque de l'année, oui. Et très froid l'hiver. Je suis sûre que tu finiras par t'habituer à la chaleur. Tout comme aux insectes.

Il chassa un moustique qui venait de se poser sur son épaule. Son regard oscilla entre moi et l'eau à nos pieds.

— Peut-être, répondit-il. Mais en attendant...

Il m'enlaça fermement et nous roulâmes sur le rocher, nous écrasant dans l'eau et projetant de hautes éclaboussures.

Couchés côte à côte, nous effleurant à peine, nous laissâmes les dernières gouttes s'évaporer sur nos corps. De l'autre côté de la rivière, les saules laissaient traîner leurs branches dans l'eau, leur cime se détachant sur la lune couchante. Au-delà s'étendaient des kilomètres de forêt vierge.

Jamie suivit mon regard et devina mes pensées.

— Ce sera sans doute très différent de ce que tu as connu, n'est-ce pas ?

— Probablement.

Je posai ma main sur la sienne ; mon pouce caressait ses articulations.

— Les rues doivent être pavées et non asphaltées comme je les ai toujours connues. De mon temps, elles étaient recouvertes d'une couche de substance dure et lisse inventée par un Écossais, un certain MacAdam.

Il poussa un grognement amusé.

— Alors il y aura des Écossais en Amérique ? Ça me rassure !

Les yeux fixés sur les ombres lointaines, j'essayai de visualiser les futures villes qui s'y épanouiraient un jour.

— Il y aura beaucoup de gens venus des quatre coins de la terre. Tout le continent sera colonisé, d'ici à l'autre côte, un endroit appelé la Californie. Mais pour le moment... il n'y a rien d'autre que des milliers de kilomètres de désert.

— ... Et quelques milliers de sauvages assoiffés de sang, précisa-t-il. Sans compter les bêtes féroces.

— Oui, peut-être.

Cette vision était troublante. Naturellement, j'avais de lointains souvenirs de cours d'histoire où il était question de forêts peuplées par des Indiens, des ours et autres hôtes des bois, mais cette vague notion avait été remplacée par l'intense pressentiment que nous allions très prochainement nous retrouver nez à nez avec l'un de ces habitants.

— Que va-t-il arriver aux Peaux-Rouges ? demanda Jamie.

Il contemplait les ténèbres d'un air intrigué, comme s'il cherchait à deviner l'avenir dans les ombres changeantes.

— Ils seront vaincus et repoussés, n'est-ce pas ?

Un frisson me parcourut, me faisant contracter les orteils.

— Oui, répondis-je. Beaucoup seront tués. Un grand nombre sera fait prisonnier et condamné à vivre dans des réserves.

— Tant mieux.

— Ça dépend pour qui. Je doute que les Indiens soient du même avis.

— Probablement pas, mais quand un ennemi essaie de me découper le haut du crâne, son point de vue ne m'intéresse pas beaucoup, *Sassenach*.

— Pourtant, on ne peut pas vraiment leur en vouloir.

— Comment ça ? rétorqua-t-il. Si un de ces sauvages te scalpait, je lui en voudrais beaucoup.

— Ah... euh...

Je m'éclaircis la gorge et fis une nouvelle tentative.

— Imagine que des étrangers débarquent chez toi et essaient de te tuer ou de te chasser des terres sur lesquelles tu as toujours vécu...

— C'est ce qui m'est arrivé, répondit-il à juste titre. Sinon, je serais toujours en Écosse.

— Certes... mais je veux dire : tu te défendrais, non ?

Il inspira profondément puis expira par la bouche.

— Si un dragon anglais entraît chez moi et me cherchait des noises, je me battrais avec lui, c'est sûr. Je n'hésiterais pas non plus à le tuer. Mais ce n'est pas pour autant que je lui découperais le cuir chevelu pour m'en faire un trophée et que je lui boufferais les couilles. Je ne suis pas un sauvage, moi !

— Je n'ai jamais dit que tu étais un sauvage. Tout ce que j'ai dit, c'est que...

— De plus, reprit-il avec une logique inébranlable, je n'ai aucune intention de tuer des Indiens. Qu'ils gardent leurs distances et je ne m'occuperai pas d'eux.

— Ils seront sûrement très soulagés de l'apprendre, soupirai-je en capitulant provisoirement.

Nous restâmes côte à côte dans le creux du rocher, observant les étoiles. Je me sentais à la fois heureuse et un peu angoissée. Cette exaltation allait-elle durer ? Autrefois, j'avais considéré le « pour la vie » entre nous comme un acquis, mais j'étais alors beaucoup plus jeune.

Bientôt, si tout allait bien, nous nous établirions sur ces terres. Nous trouverions un endroit où construire notre maison et vivre le reste de nos jours. Je ne demandais rien d'autre. Pourtant, j'étais inquiète. Quelques mois à peine s'étaient écoulés depuis mon retour. Chaque caresse, chaque parole échangées étaient encore teintées du souvenir et de la joie de la redécouverte. Que se passerait-il lorsque nous nous serions habitués l'un à l'autre, englués dans la routine de la vie quotidienne ?

— Tu crois que tu te lasserai de moi quand nous serons redevenus des gens comme tout le monde ? murmura-t-il.

— C'est exactement ce que je me demandais.

— Non, dit-il. Je ne me lasserai jamais de toi.

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Je ne l'étais pas... autrefois. Nous avons été mariés pendant trois ans et je te désirais autant le dernier jour que le premier. Plus, peut-être.

Je savais qu'il songeait, comme moi, à la dernière fois où nous avons fait l'amour, juste avant mon retour à travers les pierres. Je me penchai vers lui et l'embrassai. Il sentait le propre et le frais, avec un piquant arrière-goût de sexe.

— Moi aussi.

— Alors, n'y pense plus, *Sassenach*. Et je n'y penserai plus moi non plus.

Il me caressa les cheveux, écartant les mèches moites sur mon front.

— Je pourrais passer toute ma vie à ton côté, *Sassenach*, et toujours t'aimer. Je pourrais te faire l'amour jusqu'à l'infini, tu me surprendras toujours... comme ce soir.

— Pourquoi, qu'est-ce que j'ai fait ?

— Eh bien... euh... Je ne voulais pas dire...

Il parut soudain intimidé.

— Alors ? demandai-je en déposant un baiser sur son oreille.

— Eh bien... quand je suis venu te retrouver tout à l'heure. Tu... tu faisais bien ce que je crois que tu faisais ?

Je souris.

— Je ne sais pas, tout dépend de ce que tu crois.

Il se redressa sur un coude, sa peau se détachant de la mienne avec un petit bruit de ventouse. Il roula sur le côté et me dévisagea en souriant.

— Tu sais très bien de quoi je veux parler, *Sassenach*.

— C'est vrai ? Et toi, tu sais très bien ce que j'étais en train de faire, alors pourquoi me le demander ?

— C'est que... je ne pensais pas que les femmes le faisaient aussi.

— Pourquoi pas ? Les hommes le font bien, eux. En tout cas, toi, tu le fais. C'est toi-même qui me l'as dit : quand tu étais en prison, tu...

— Ce n'est pas la même chose !

Il marqua une hésitation, ne sachant pas trop comment présenter la chose.

— Quand j'étais en prison, je n'avais pas d'autre choix.

— Tu ne l'as jamais fait en d'autres occasions ?

Sans la nuit environnante, je l'aurais sans doute vu rougir.

— Eh bien... euh... si.

Un doute traversa son esprit et il écarquilla les yeux.

— Parce que tu... tu fais ça... souvent ?

Il prononça « souvent » dans une sorte de râle.

— Tout dépend de ce qu'on appelle « souvent », répondis-je. N'oublie pas que j'ai été veuve pendant deux ans.

Il se frotta les lèvres du revers de la main, m'observant d'un air intrigué.

— Oui, c'est vrai... Pourtant... je ne pensais pas que les femmes faisaient ce genre de chose, c'est tout.

Sa curiosité cédait lentement la place à une fascination croissante.

— Tu arrives à... finir ? Je veux dire : sans un homme ?

J'éclatai de rire et le bruit de ma voix se répercuta dans les arbres, porté par le courant.

— Oui, mais c'est nettement plus agréable avec un homme, le rassurai-je.

Je tendis la main et la posai sur son torse. Je pouvais voir la chair de poule se former sur sa poitrine et ses épaules. Il frissonna quand je commençai à décrire des cercles du bout de mon doigt, autour de son mamelon.

— Beaucoup plus agréable, insistai-je.

— Ah... tant mieux, répondit-il, satisfait.

Sa peau était chaude, plus brûlante encore que l'air de la nuit.

— On n'avait encore jamais fait l'amour comme ça, remarqua-t-il. Ton corps glissait entre mes mains comme une algue.

Il posa ses deux mains sur mon dos ; ses pouces me pressèrent la colonne vertébrale, faisant se hérissier de plaisir les cheveux de ma nuque.

— Mmm... dis-je, c'est parce qu'il fait trop froid en Écosse pour transpirer comme des porcs. Tu me diras : est-ce que les porcs suent vraiment ? Je me le demande.

— Je n'en sais rien, je n'ai jamais fait l'amour à un porc. Il inclina la tête et sa langue effleura mon sein.

— Mais tu as plutôt un goût de truite, *Sassenach*.

— De truite ?

Il releva la tête un instant pour préciser :

— Fraîche et douce, avec un arrière-goût salé.

Il reprit son ouvrage.

— Tu me chatouilles !

— Normal, c'est le but recherché. Je n'aime pas l'idée que tu puisses te passer de moi.

— Je ne peux pas, lui assurai-je.

Je cambrai les reins, observant les étoiles qui tournoyaient de plus en plus vite au-dessus de moi. Bientôt, je fus hors d'état de formuler une phrase cohérente, jusqu'à ce qu'il cesse

enfin, son menton reposant sur mon pubis, haletant. Je baissai la main et caressai ses cheveux trempés.

— Je me sens comme Ève aux portes du paradis terrestre, dis-je enfin.

— Alors, je suis Adam. À ceci près que j'ignore si je suis sur le point d'être admis au paradis ou d'en être chassé.

Je me mis à rire, le saisis par les deux oreilles et le hissai vers moi.

— Tu y entres, lui indiquai-je. Je ne vois nulle part les chérubins armés de glaives fulgurants.

Il se coucha sur moi, et sa chair brûlante me fit frissonner.

— Ah non ? murmura-t-il. Alors, c'est que tu n'as pas bien regardé.

Son glaive fulgurant m'arracha à la conscience et embrasa tout mon corps. Nous nous consumâmes l'un en l'autre, aussi ardents que les étoiles de la nuit d'été, puis nous redescendîmes sur terre calcinés et vidés, nos cendres se dissolvant en une mer primordiale de sel chaud, agitée par les premières palpitations de la vie.

## DEUXIÈME PARTIE

### Le passé imparfait



## Le chat du curé

*Boston, Massachusetts, juin 1969*

— BRIANNA ?  
— Quoi ?  
Elle se redressa dans son lit, le cœur battant, le son de son nom résonnant dans ses oreilles.

— Tu dormais ! Mince, j'étais sûr que je me tromperais d'heure. Désolé. Je te rappelle plus tard ?

Ce fut la légère friture derrière la voix qui permit enfin aux connexions de son cerveau embué de faire le lien. Le téléphone. La sonnerie. Elle avait décroché par réflexe, encore plongée dans son rêve.

— Roger !

La montée d'adrénaline déclenchée par le réveil brutal commençait à s'estomper mais son cœur battait toujours aussi vite.

— Non ! Ne raccroche pas ! Ça va. Je suis réveillée.

Elle se frotta le visage, tâchant à la fois de démêler le cordon du téléphone et de dépêtrer ses jambes emmêlées dans les draps.

— C'est vrai ? Tu es sûre ? Quelle heure est-il chez toi ?

— Je n'en sais rien. Il fait trop sombre pour que je puisse lire ma montre.

Un rire gêné retentit dans le combiné.

— Je suis navré. J'ai essayé de tenir compte du décalage horaire, mais j'ai dû me tromper de sens. Je ne voulais pas te réveiller.

— Ce n'est pas grave. De toute façon, il fallait que je me lève pour répondre au téléphone.

— Ah... dans ce cas, dit-il avec un sourire dans la voix.

Elle se cala contre ses oreillers, écartant les cheveux devant ses yeux, émergeant lentement dans la réalité. Son rêve restait encore plus réel que les ombres de sa chambre.

— Je suis contente d'entendre ta voix, Roger.

À vrai dire, elle s'étonnait même de découvrir à quel point son appel lui faisait plaisir. Sa voix était lointaine et pourtant beaucoup plus proche que les sirènes et le chuintement des pneus sur la chaussée trempée, dans la rue en contrebas.

— Moi aussi, je suis heureux de t'entendre, répondit-il sur un ton un peu timide. Écoute, on me propose d'assister à une conférence à Boston le mois prochain. J'aurais bien envie d'y aller mais... je ne sais pas comment de présenter ça... Tu as envie de me voir ou pas ?

La main de Brianna se resserra convulsivement sur le combiné.

— Je suis désolé, reprit-il. Je ne veux pas te mettre le dos au mur. Si ça t'ennuie, tu n'as qu'à me le dire.

— Mais non ! Bien sûr que j'ai envie de te voir !

— Ah... Ça ne t'ennuie pas, alors ? Tu es sûre ? C'est que... comme tu n'as pas répondu à ma lettre, j'ai pensé que j'avais peut-être fait quelque chose...

— Mais non, Roger. C'est moi. C'est juste que...

— Tu n'as pas besoin de te justifier. Je ne voulais pas...

Leurs deux phrases se chevauchèrent et ils s'interrompirent en même temps, soudain embarrassés.

— Je ne voulais pas te forcer à...

— Je n'avais pas l'intention de...

Cette fois, ils éclatèrent de rire.

— Alors tout va bien, dit-il. Je comprends parfaitement.

Elle ne répondit pas mais ferma les yeux ; une sensation indéfinissable de soulagement l'envahissait. Roger Wakefield était sans doute la seule personne au monde qui *pouvait* la comprendre. Jusque-là, elle n'avait encore jamais tout à fait mesuré à quel point cela se révélait important pour elle.

— J'étais en train de rêver, dit-elle.

— Ah ?

— Je rêvais de mon père.

Chaque fois qu'elle prononçait ce mot, sa gorge se nouait, rien qu'un peu. Il en allait de même quand elle disait « maman ». Elle sentait encore l'odeur des pins chauffés par le soleil qu'elle avait vus dans son rêve. Le crissement des aiguilles sous ses bottes résonnait dans sa tête.

— Je ne pouvais pas voir son visage, continua-t-elle. Je marchais avec lui dans les bois quelque part. Je le suivais sur un sentier et il me parlait, mais je n'entendais pas ce qu'il disait. Je pressais le pas, essayant de le rattraper, mais il se tenait toujours devant moi.

— Comment peux-tu être certaine que c'était ton père ?

— Je ne sais pas... peut-être uniquement parce qu'on se promenait souvent dans la montagne avec papa.

— Ah oui ? Moi aussi, avec mon père. Si jamais tu reviens en Écosse, je t'emmènerai escalader un *Munro*.

— Un quoi ?

Il se mit à rire et elle le revit soudain en pensée, lissant en arrière son épaisse tignasse noire qu'il ne coupait pas assez souvent, ses yeux gris mi-clos. Elle se surprit à caresser sa lèvre inférieure du bout de son pouce. C'était là qu'il l'avait embrassée la dernière fois, lorsqu'ils s'étaient quittés.

— On appelle *Munro* n'importe quel pic écossais de plus de mille mètres de hauteur. Il y en a tellement que le sport local consiste à en escalader le plus possible. Les gens les collectionnent, comme les timbres ou les boîtes d'allumettes.

— Où es-tu en ce moment ? En Écosse ou en Angleterre ?  
Non, laisse-moi deviner. Tu es... en Écosse. À Inverness.

— C'est vrai. Comment le sais-tu ?

— Tu roules tes « r » à l'écossaise quand tu viens de parler à d'autres Écossais. Tu ne le fais pas quand tu es entouré d'Anglais. Je l'ai remarqué quand on était à Londres.

— Moi qui crrrroyais que tu étais devenue médium !

— J'aimerais tant que tu sois ici avec moi en ce moment, lança-t-elle soudain.

— C'est vrai ? Eh bien... tant mieux.

Il paraissait surpris et légèrement ému.

— Roger... si je ne t'ai pas écrit...

— Laisse tomber. Tu n'as pas besoin de te justifier. Je serai à Boston dans un mois. Nous aurons tout le temps d'en discuter. Brianna, je...

— Oui ?

Elle l'entendit prendre son souffle et imagina son torse se soulevant et s'affaissant lentement, chaud et solide sous sa main.

— Je suis content que tu aies dit oui.

Après avoir raccroché, la jeune femme se sentit trop énervée pour se rendormir. Elle sortit du lit et traîna les pieds jusqu'à la cuisine de son petit appartement pour se chercher un verre de lait. Elle passa quelques minutes à fixer l'intérieur de son réfrigérateur avant de se rendre compte qu'elle ne voyait pas les rangées de bouteilles de ketchup et de boîtes de conserve à moitié vides mais une file de menhirs noirs se détachant sur le ciel pâle de l'aube.

Brianna se redressa avec une exclamation d'impatience et claqua la porte. Elle frissonna et se frotta les bras, glacée par l'air conditionné. Se haussant sur la pointe des pieds, elle l'arrêta d'un geste brusque, puis s'approcha de la fenêtre à

guillotine et la souleva, laissant entrer la brise chaude et humide.

Elle aurait dû lui écrire. En fait, elle lui *avait* écrit, plusieurs fois, des brouillons qui avaient tous fini dans la corbeille.

La jeune femme savait pourquoi elle avait tant de mal à lui écrire ou, du moins, pensait le savoir. L'expliquer à Roger d'une manière cohérente était une autre affaire.

C'était en partie dû à l'instinct de survie de l'animal blessé, au besoin de tourner le dos au malheur et de fuir la douleur. Roger n'était pas responsable des événements de l'année précédente, mais il y était inextricablement mêlé.

Il s'était montré tendre, attentionné, la traitant comme quelqu'un qui venait de perdre un être cher. Ce qui, dans un sens, était son cas. Quel deuil étrange ! Sa mère était partie à jamais, sans pour autant être morte, enfin... elle l'espérait. Pourtant, Brianna en avait autant souffert qu'à la mort de son père : elle était condamnée à croire en un au-delà meilleur, à prier de toutes ses forces pour que l'être cher soit quelque part en sécurité et heureux, tout en affrontant le vide et la solitude.

Une ambulance passa de l'autre côté du parc, ses lumières rouges clignotant dans la nuit, sa sirène étouffée par la pluie.

Elle se signa par habitude et murmura un *Miserere nobis*. Lorsqu'elle était encore au collège, sœur Marie-Romaine avait déclaré que les morts et les mourants avaient besoin de leurs prières, et avait inculqué cette notion à ses élèves avec une telle force de conviction que, depuis lors, aucune d'entre elles ne pouvait passer devant le lieu d'un accident sans formuler une prière pour le salut des âmes en partance pour les cieux.

La jeune femme priait tous les jours pour sa mère et son père... ses pères. Cela, c'était le second aspect du problème. Oncle Joe connaissait lui aussi la vérité sur son vrai père, mais seul Roger comprenait ce qui s'était passé. Lui aussi, il avait entendu chanter les menhirs.

Personne ne pouvait survivre à une expérience de ce genre et en sortir indemne. Ni lui ni elle. Après le départ de Claire, il lui avait demandé de rester auprès de lui. Elle n'avait pas pu.

Elle avait beaucoup de choses à régler à Boston, avait-elle prétendu. Elle devait finir ses études. Ce qui était vrai. Mais plus important encore, elle avait senti qu'elle devait partir, quitter l'Écosse et ses cromlechs maudits, se réfugier dans un lieu où elle pourrait panser ses plaies et, éventuellement, reconstruire sa vie.

Si elle était restée auprès de Roger, elle n'aurait jamais connu un instant de paix, elle aurait été incapable d'oublier. C'était là la dernière partie du problème, l'élément majeur de son puzzle.

Il l'avait protégée. Claire lui avait confié sa fille et il avait veillé sur elle. L'avait-il fait pour tenir sa promesse envers Claire ou parce qu'il l'aimait réellement ? Dans un cas comme dans l'autre, ce n'étaient pas là des bases saines pour une vie à deux, chacun se sentant écrasé par le poids des obligations.

Peut-être existait-il un avenir pour eux... c'était précisément ce qu'elle n'était pas parvenue à lui écrire, car comment le lui dire sans paraître présomptueuse et sotte ?

— Pars, pour mieux revenir et repartir de zéro, murmura-t-elle.

Brianna fit la grimace. La pluie continuait de clapoter sur la chaussée, rafraîchissant l'air, le rendant plus respirable. L'aube ne s'était pas encore levée, mais il faisait déjà assez chaud pour que l'humidité se condense sur la peau froide de son visage. De petites perles se formaient et gouttaient une à une dans son cou, mouillant le tee-shirt de coton qui lui servait de pyjama.

Il fallait mettre les événements du mois de novembre derrière elle en opérant une coupure nette. Ensuite, lorsqu'un peu d'eau aurait coulé sous les ponts, peut-être se retrouveraient-ils. Ils ne joueraient plus les rôles secondaires dans l'histoire

rocambolesque et tourmentée de ses parents mais deviendraient les acteurs de leur propre vie.

Non, si quelque chose devait se passer entre Roger Wakefield et elle, ce serait parce qu'ils l'auraient choisi. Apparemment, elle allait bientôt avoir l'occasion de faire ce choix et cette perspective lui inspirait une curieuse sensation de flottement.

Elle s'éloigna de la fenêtre, la laissant ouverte malgré la pluie qui entrait. Puisqu'elle ne pouvait se rendormir, autant se mettre au travail.

Allumant la lampe sur la table, la jeune femme sortit son manuel d'algèbre et l'ouvrit. L'un des avantages insoupçonnés de son changement de cursus universitaire était la découverte tardive des effets apaisants des mathématiques.

Lorsqu'elle était rentrée seule à Boston pour reprendre ses études, l'ingénierie lui avait paru un choix plus sûr que l'histoire : solide, factuel, d'une immuabilité rassurante. Et par-dessus tout, contrôlable. Brianna saisit un crayon, le tailla lentement, prenant plaisir à sa préparation, puis se pencha sur son livre et se plongea dans le premier problème.

Lentement, comme toujours, l'inexorable logique des chiffres tissa sa toile dans ses méninges, emprisonna les pensées fugitives, enveloppa les émotions déroutantes dans ses fils de soie. Seule une petite phrase continuait d'échapper au piège, virevoltant librement dans son esprit comme un papillon de lumière.

« Je suis content que tu aies dit oui », avait-il déclaré. Elle aussi.

*Juillet 1969*

— Est-ce qu'il parle comme les Beatles ? Oh, s'il parle comme John Lennon, je vais craquer ! J'adooooore son accent !

— Mais non, enfin ! Pourquoi veux-tu qu'il parle comme John Lennon ? s'impatienta Brianna.

Elle émergea de derrière la colonne de béton et lança un regard inquiet vers la porte des vols internationaux. Toujours personne.

— Tu ne sais pas faire la différence entre l'accent de Liverpool et celui des Écossais ? demanda-t-elle.

— Non, répondit Gayle, surprise. Pour moi, tous les Anglais ont le même accent. Ils me font mourir !

— Puisque je te dis qu'il n'est pas anglais mais écossais !

Gayle lui lança un regard compatissant, prenant manifestement son amie pour la dernière des gourdes.

— L'Ecosse est en Angleterre, si je ne m'abuse.

— L'Ecosse fait partie de la Grande-Bretagne, pauvre idiot, pas de l'Angleterre !

— Et alors ? Tu peux m'expliquer ce qu'on fait cachées derrière une colonne en béton ? Il ne nous apercevra jamais !

Brianna poussa un soupir. Elle attendait derrière une colonne précisément parce qu'elle n'était pas sûre d'avoir envie d'être vue. Cela dit, elle n'avait plus guère le choix. Des voyageurs hirsutes encombrés de bagages commençaient à franchir la double porte.

Elle laissa son amie la traîner jusqu'au hall d'accueil. Gayle ne cessait de parler, et sa langue semblait animée d'une double vie. Bien qu'elle fût capable de tenir un discours calme et raisonné pendant les cours, en privé elle débitait un flot de paroles ininterrompu. C'était en partie ce qui avait incité Brianna à lui demander de l'accompagner à l'aéroport. Avec elle, il n'y aurait aucun risque de temps mort dans la conversation.

— Est-ce que tu l'as déjà fait avec lui ?

Brianna s'arrêta, interloquée.

— Fait quoi ?

Gayle leva les yeux au ciel.

— Jouer aux dames ! Franchement, Brianna, parfois, tu m'inquiètes !

— Mais bien sûr que non ! s'indigna Brianna.

— Tu comptes le faire bientôt ?

— Gayle !

— Pourquoi pas ? Maintenant que tu as un appartement pour toi toute seule et plus personne pour te...

Ce fut le moment que choisit Roger pour faire son entrée. Il portait une chemise blanche et un vieux jean. Brianna l'aperçut du coin de l'œil et se raidit. Gayle suivit son regard et s'exclama, ravie :

— Oh ! On dirait un pirate !

Brianna sentit son cœur se serrer encore d'un cran. Roger était ce que sa mère appelait un « Celte noir » : teint olivâtre, épaisse tignasse noire et yeux d'un vert profond bordés de longs cils noirs. Ses cheveux décoiffés lui tombaient presque sur les épaules et, avec sa barbe de trois jours, il avait l'air non seulement débraillé mais également dangereux.

Elle essuya ses paumes moites sur son jean brodé. Elle n'aurait jamais dû le laisser venir à Boston.

Il l'aperçut à son tour et son visage s'illumina. Malgré elle, elle se sentit sourire naïvement et se mit à trotter vers lui, zigzaguant entre les chariots et les enfants.

Il la souleva de terre et la serra si fort contre lui qu'elle crut y laisser quelques côtes. Il l'embrassa, la regarda, l'embrassa à nouveau, les poils de sa barbe lui grattèrent la joue. Il sentait le savon et le whisky écossais. Elle n'avait pas envie qu'il s'arrête.

Quand il la libéra, ils étaient tous deux hors d'haleine.

— Hum... fit une voix derrière elle.

Brianna s'écarta et Gayle s'avança vers Roger avec un sourire angélique. Elle agita sa frange blonde et esquissa un salut de la main.

— Hello ! J'espère que tu es bien Roger, parce que, sinon, le Roger en question risque d'avoir une attaque en vous voyant tous les deux vous peloter comme ça.

Elle l'inspecta des pieds à la tête et parut satisfaite.

— En plus, tu joues de la guitare ?

Brianna n'avait même pas remarqué la grande sacoche qu'il avait posée au sol. Il la ramassa et la fit basculer par-dessus son épaule.

— Ça, c'est pour financer mon voyage, déclara-t-il.

Il adressa un grand sourire à Gayle, qui porta une main à son cœur en faisant mine de se pâmer.

— Oh, redis-le-moi ! supplia-t-elle.

— Que je redise quoi ? s'étonna Roger.

— « Pourrrr financer mon voyage », expliqua Brianna en s'emparant d'un de ses sacs. Elle veut t'entendre rouler les « r » à l'écossaise. Au fait, ça, c'est Gayle.

— Ah, dit Roger. Euh...

Il s'éclaircit la gorge, regarda Gayle droit dans les yeux et fit baisser sa voix d'une octave.

— Emporrrrés parrrr la foule qui rrrroule, nous dérrrrroule et nous enrroule... Ça vous va ?

Gayle en tomba à la renverse dans un fauteuil en plastique, sous le regard agacé de son amie.

— Tu as fini, Gayle ?

Se tournant vers Roger, Brianna l'entraîna vers la sortie.

— Ne fais pas attention, Roger. Fais comme si elle n'était pas là.

Après un regard prudent vers Gayle, il suivit son conseil et, soulevant une grosse boîte ronde retenue par des ficelles, emboîta le pas à Brianna.

— Qu'est-ce que tu voulais dire par « financer mon voyage » ? demanda-t-elle en espérant relancer la conversation sur un terrain moins glissant.

— L'université me paie le billet d'avion mais pas les frais de séjour. Alors j'ai passé quelques coups de fil et je me suis trouvé un petit job.

— En jouant de la guitare ?

— Pendant la journée, je serai le très sérieux historien Roger Wakefield, de l'université d'Oxford. Mais dès la nuit tombée, drapé dans mon tartan secret, je me métamorphoserai en redoutable Roger MacKenzie, alias le ténébreux !

— Qui ça ?

Sa surprise le fit sourire.

— Il m'arrive de chanter lors de festivals, de *ceilidhs*, pour les jeux des Highlands ou d'autres cérémonies de ce type. J'ai été engagé pour chanter dans un festival celtique dans les montagnes à la fin de la semaine.

— Tu chantes en kilt ?

Gayle venait de réapparaître à leurs côtés.

— Bien sûr. Sinon, comment le public saurait-il que je suis écossais ?

— J'adore les cuisses velues, remarqua Gayle d'un air songeur. Dis-moi, c'est vrai que, sous leur kilt, les Écossais ne portent pas...

— Va chercher la voiture, lui ordonna précipitamment Brianna en lui mettant les clefs dans les mains.

Gayle posa son menton sur le tableau de bord, observant Roger qui entrait dans son hôtel.

— J'espère qu'il ne va pas se raser avant ce soir. J'adore les hommes mal rasés. À ton avis, qu'est-ce qu'il transporte dans cette grosse boîte ?

— Son *bodhran*.

— Son quoi ?

— C'est un tambour de guerre. Il en joue pour accompagner plusieurs de ses chansons.

Gayle ébaucha une moue dubitative.

— Tu ne veux pas que je le conduise à son festival ? Je sais que tu es très occupée et...

— Ha ! ha ! ha ! Si tu crois que je vais te laisser t'approcher de lui pendant qu'il est en kilt !

Gayle poussa un soupir tandis que Brianna mettait le contact.

— Bah... peut-être qu'il y aura d'autres hommes en kilt, soupira Gayle.

— C'est plus que probable.

— Je parie qu'ils n'auront pas tous des tambours de guerre.

— Peut-être.

Gayle s'enfonça dans son siège et lança un regard de biais à son amie.

— Alors ? Vous allez le faire ou pas ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

Le sang battait dans ses tempes et son tee-shirt lui paraissait soudain trop petit.

— Si tu ne le fais pas, trancha Gayle, c'est que tu es vraiment bête !

— Le chat du curé est un chat... androgyne.

— Le chat du curé est un chat... albuginé.

Brianna arqua un sourcil dubitatif, ses yeux quittant un instant la route devant elle pour interroger Roger.

— Ça existe ?

— Oui, je te jure. Ça veut dire blanc. À toi, avec la lettre B.

Brianna fixa l'étroite route de montagne à travers le pare-brise. Le soleil du matin leur faisait face, inondant l'intérieur de la voiture.

— Le chat du curé est un chat bridé.

— Le chat du curé un chat botté.

— C'est trop facile ! se récria Brianna. Attends voir un peu ! Le chat du curé est un chat...

Il la vit plisser les yeux et se concentrer. Puis l'inspiration lui vint.

— ... un chat coccygodynien.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Un chat avec un gros derrière ?

Elle se mit à rire, ralentissant pour négocier un virage abrupt.

— Un chat qui a mal aux fesses.

— Ça existe ?

— C'est un des termes médicaux de maman. La coccygodynie est une douleur dans la région du coccyx. Elle qualifiait tous les administrateurs de son hôpital de coccygodyn timers.

— Moi qui croyais que c'était un de tes termes d'ingénierie ! Soit. Le chat du curé est un chat colérique. Les coccygodyn timers sont forcément colériques.

— D'accord, un point partout. Le chat du curé est un chat...

— Attends ! l'interrompit Roger. Il faut tourner là, la prochaine à droite.

Lentement, elle quitta la petite route pour s'engager dans une voie plus étroite encore, indiquée par une pancarte proclamant FESTIVAL CELTE en lettres rouge et blanc.

— C'est vraiment sympa de ta part de me conduire jusqu'ici, dit Roger. Si j'avais su que c'était si loin, je ne te l'aurais pas demandé.

Elle esquissa un sourire amusé.

— Ce n'est pas si loin que ça.

— Deux cent cinquante kilomètres ! Tu ne trouves pas ça loin ?

— Mon père disait toujours que la différence entre un Américain et un Anglais, c'était que l'Anglais considérait que cent kilomètres, c'était loin, et que l'Américain pensait que cent ans, c'était long.

Roger se mit à rire.

— Il n'avait pas tort. Toi, tu t'estimes américaine, je présume ?

— Sans doute.

Elle ne souriait plus. Ils roulèrent un long moment en silence, écoutant le ronronnement de la voiture et le sifflement du vent sur la carrosserie. C'était un superbe jour d'été. Ils

avaient quitté la chaleur moite de Boston loin derrière eux pour l'air pur de la montagne.

— Le chat du curé est un chat distant, dit doucement Roger. J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

Elle lui lança un regard en coin.

— Le chat du curé est un chat distrait, répondit-elle. Non, ce n'est pas toi. Enfin... si, c'est toi, mais tu n'y es pour rien.

Roger pivota sur son siège pour mieux la scruter.

— Le chat du curé est un chat énigmatique.

— Le chat du curé est un chat embarrassé... Excuse-moi, je n'aurais rien dû dire.

Roger n'insista pas, sentant qu'il ne devait pas la brusquer. Il se pencha en avant et chercha à tâtons le Thermos de thé au citron sous son siège.

— Tu en veux ?

Il lui tendit la tasse mais elle fit la grimace.

— Non merci, je n'aime pas le thé.

— C'est que tu n'es pas anglaise.

Il regretta aussitôt ses paroles. Les mains de Brianna se crispèrent sur le volant. Elle ne répondit rien et il but son thé en silence sans cesser de l'observer.

De fait, malgré ses deux parents et la couleur de ses cheveux, elle n'avait rien d'une Anglaise. Il n'aurait su dire si cela venait de sa façon de s'habiller ou s'il y avait autre chose. Les Américains étaient tellement plus... énergiques ? grands ? Tellement plus quoi ? En tout, Brianna Randall était tellement plus...

La circulation s'intensifia et ralentit jusqu'à former une longue file de voitures roulant au pas en direction du centre qui accueillait le festival.

— Écoute... dit soudain Brianna.

Elle ne se tourna pas vers lui et garda les yeux braqués sur la plaque d'immatriculation de la voiture devant eux.

— Je te dois une explication.

— Pas à moi.

— À qui, alors ? s'impatienta la jeune femme.

Elle pinça les lèvres et soupira :

— Oui, je sais. Je ferais bien de me l'expliquer à moi-même.

Roger sentit son cœur se serrer et le goût acide du thé lui resta dans la gorge. Était-ce là le moment où elle lui annoncerait qu'il n'aurait jamais dû venir ? Il l'avait pensé lui-même, tout au long du trajet au-dessus de l'Atlantique, gigotant sur son siège trop petit. Puis, lorsqu'il l'avait aperçue dans le hall de l'aéroport, tous ses doutes s'étaient évanouis sur-le-champ.

Il n'avait éprouvé aucune inquiétude durant la semaine. Il avait vu la jeune femme presque tous les jours, même si ce n'était que brièvement. Ils étaient même parvenus à jouer au base-ball dans le parc de Fenway le jeudi après-midi. Il n'avait pas compris grand-chose à ce jeu, mais l'enthousiasme de Brianna l'avait enchanté. Ensuite, il s'était mis à compter les heures qui lui restaient à passer avec elle avant son départ, sans cesser d'attendre avec impatience ce jour qu'ils allaient partager.

Cela ne signifiait pas qu'elle ressentait la même chose que lui. Il regarda l'endroit où se tenait le festival. On apercevait déjà la grille, à cinq cents mètres encore. Avec le ralentissement de la circulation, cela lui laissait environ trois minutes pour la convaincre.

— En Écosse, disait-elle, quand... tout s'est passé avec maman, tu as été formidable, Roger, absolument formidable.

Ses yeux brillaient. Il serra les poings pour se retenir de la toucher.

— Je n'ai rien fait d'extraordinaire, j'étais concerné.

— Tu m'étonnes ! s'écria-t-elle avec un petit rire gêné.

Elle se tourna vers lui. Même grands ouverts, ses yeux légèrement bridés lui rappelaient ceux d'un chat.

— Tu n'es jamais retourné au cercle de pierres ? demanda-t-elle. À Craigh na Dun ?

— Non.

Il toussota avant d'ajouter avec une indifférence forcée :

— Tu sais, je monte rarement à Inverness. J'ai trop de travail à l'université.

— Ah ! Le chat du curé serait-il une poule mouillée ?

— Je dirais même plus : le chat du curé est mort de trouille à l'idée de retourner dans cet endroit.

Cette fois, elle rit franchement et la tension se relâcha.

— Je te comprends, admit-elle enfin. Mais je n'ai rien oublié... tout ce que tu as fait pour nous... et... quand maman est... est partie...

Son menton se mit à trembler et elle écrasa la pédale du frein plus violemment que nécessaire.

— Tu comprends ce que je veux dire, reprit-elle à voix basse. Je ne peux pas être avec toi plus d'une demi-heure sans que tout ça me revienne. Je n'avais pas fait la moindre allusion à mes parents depuis plus de six mois et, dès qu'on a commencé à jouer à ce jeu idiot, je me suis remise à parler d'eux. Ça a été comme ça tout le long de la semaine.

Elle tripotait une longue mèche rousse qui lui retombait sur l'épaule. Lorsqu'elle était énervée ou troublée, son visage prenait une jolie couleur rose et ses pommettes devenaient cra-moisiées.

— Je me doutais bien que c'était ça quand tu n'as pas répondu à ma lettre.

— Ce n'était pas que ça.

Elle se mordit la lèvre comme pour avaler ses dernières paroles, mais il était trop tard. Son cou s'empourpra, contrastant avec le blanc de son tee-shirt.

Il avança le bras et écarta les cheveux qui lui masquaient le visage.

— J'étais très... attirée par toi, balbutia-t-elle sans le regarder. Mais je ne savais pas si tu étais simplement gentil avec moi parce que maman te l'avait demandé ou parce que...

— Parce que ! l'interrompt-il d'un ton ferme.

Elle lui lança un regard timide et il lui sourit.

— Crois-moi, insista-t-il.

— Ah...

Elle se détendit un peu.

— ... Tant mieux.

Il n'osait lui prendre la main, de peur de provoquer un accident. Il se contenta de poser le bras sur le dossier de son siège, laissant ses doigts lui frôler l'épaule.

— Quoi qu'il en soit... reprit-elle. J'ai pensé que... soit je me jetais dans tes bras, soit je partais tout de suite. Ce que j'ai fait, mais je ne savais pas comment te l'expliquer sans avoir l'air d'une idiote. Puis tu m'as écrit et c'était encore pire... tu vois, j'ai vraiment l'air d'une idiote.

Roger défit la boucle de sa ceinture de sécurité.

— Si je t'embrasse, tu vas défoncer l'arrière de la voiture devant nous ?

— Non.

— Tant mieux.

Il se pencha vers elle, lui prit le menton entre ses doigts et l'embrassa longuement.

Quand il eut fini, Brianna parut soulagée. Elle entra dans le parking, trouva une place et coupa le moteur. Ils restèrent assis en silence quelques instants, sans se regarder. Puis elle défit sa ceinture de sécurité et se tourna vers lui.

Une minute plus tard, alors qu'ils descendaient de voiture, Roger se rendit compte qu'elle avait mentionné plusieurs fois ses parents, Claire et Frank Randall, alors que son vrai problème était sans doute lié davantage à son autre père, auquel elle n'avait pas fait la moindre allusion.

*Bravo !* se dit-il tout en admirant silencieusement ses courbes tandis qu'elle se penchait pour ouvrir le coffre. *Elle s'efforce d'éviter de penser à Jamie Fraser, et où ai-je la bonne idée de l'emmener ?*

À l'entrée du parc, l'Union Jack et le drapeau écossais claquaient au vent. De l'autre côté s'élevait le son plaintif des cornemuses.



## Le souffle du passé

**R**OGER ÉTANT HABITUÉ À SE CHANGER dans la camionnette d'un ami ou dans les toilettes d'un pub, la petite loge qu'on lui avait attribuée lui parut d'un luxe inouï. Elle était propre, équipée de crochets pour suspendre les vêtements et il n'y avait pas de clients ivres en train de ronfler devant la porte. Naturellement, c'était l'Amérique ! Il déboutonna son jean et le laissa tomber sur le sol. Les critères n'étaient pas tout à fait les mêmes, du moins en matière de confort.

Il enfila sa chemise blanche en se demandant à quel degré de confort Brianna était accoutumée. Il ne pouvait en juger d'après ses vêtements, le jean n'étant pas le symbole d'un quelconque statut social. En revanche, il s'y connaissait en voitures. Or la Mustang bleu flambant neuve de la jeune femme lui avait donné des démangeaisons dans les doigts à force d'avoir envie de la conduire...

De toute évidence, ses parents lui avaient laissé de quoi vivre dans l'aisance. On pouvait faire confiance à Claire Randall sur ce point. Mais Roger ne voulait surtout pas que Brianna le croie intéressé. Songeant soudain aux Randall, il baissa les yeux vers l'enveloppe en papier bulle. Devait-il la lui donner ou non ?

Lorsqu'ils étaient passés par l'entrée des artistes, elle avait failli avoir une attaque en tombant nez à nez avec les corne-

museurs du 78<sup>e</sup> régiment des Fraser Highlanders, en provenance du Canada. Ils répétaient derrière les loges. Elle avait blêmi lorsqu'il lui avait présenté leur chef, un vieil ami. Ce n'était pas que Bill Livingstone fût intimidant, mais l'écusson des Fraser qu'il portait sur son plaid l'avait troublée.

« *Je suis prest* », annonçait-il. Pas tout à fait ! avait rectifié Roger en se maudissant d'avoir entraîné Brianna dans cet endroit.

Néanmoins, elle avait assuré qu'il pouvait la laisser seule pendant qu'il se changeait. Elle en profiterait pour visiter les lieux.

Il referma les boucles de son kilt à la taille et à la hanche, et saisit ses longues chaussettes de laine. Il devait passer en début d'après-midi, pendant quarante-cinq minutes, puis faire une dernière apparition en solo dans la soirée, en clôture du *ceilidh*. Roger avait déjà plus ou moins prévu une série de chansons, mais il fallait toujours s'adapter au public. Quand les femmes étaient majoritaires, il privilégiait les ballades. S'il y avait davantage d'hommes, il incluait quelques airs plus martiaux, comme *Killiecrankie*, *Montrose* ou *Guns and Drums*. Les chansons paillardes passaient mieux une fois le public chauffé, de préférence après quelques pintes de bière.

Il retourna le revers de ses chaussettes et glissa son petit *sgian dhu* contre son mollet droit. Puis il laça rapidement ses *buskins*. Il comptait retrouver Brianna, faire un tour avec elle, lui offrir de quoi déjeuner et veiller à lui obtenir une bonne place pour le concert.

Il lança le plaid sur son épaule, fixa sa broche, suspendit son coutelas et son *sporrán* à sa ceinture. Il était prêt. Ou presque. Il s'arrêta sur le pas de la porte.

Son vieux caleçon kaki datait de la Seconde Guerre mondiale : l'un des souvenirs militaires que Roger tenait de son père. En temps normal, il ne s'en embarrassait pas, mais lorsqu'il donnait des représentations, il le mettait parfois pour se protéger contre l'incroyable audace de certaines spectatrices.

Les autres artistes l'avaient mis en garde, mais il n'y avait pas cru jusqu'à ce que cela lui arrive. Les Allemandes se montraient les plus redoutables, mais, quand il s'agissait de coincer un Écossais contre un mur, les Américaines n'étaient pas mal non plus.

Cela dit, il ne pensait pas en avoir besoin pour l'instant. La foule avait l'air civilisée et, en allant repérer les lieux, il avait pu constater que la scène était assez éloignée des premiers rangs. En outre, quand il ne se trouverait pas sur scène, il serait avec Brianna et, s'il venait soudain l'envie à cette dernière d'avoir la main baladeuse... il ne s'en plaindrait pas. Il laissa retomber le caleçon sur sa pile de vêtements, au-dessus de l'enveloppe en papier bulle.

— Souhaite-moi bonne chance, papa, murmura-t-il.

— Oh !

Elle tourna autour de lui, la bouche grande ouverte.

— Roger, tu es superbe !

Elle esquaissa un sourire en ajoutant :

— Maman disait toujours que les hommes en kilt étaient irrésistibles. Elle avait raison.

Il la vit déglutir et eut envie de l'embrasser pour son courage, mais elle se détournait déjà, lui montrant le bar.

— Tu as faim ? Je suis allée y jeter un coup d'œil pendant que tu te changeais. Tu as le choix entre des brochettes de pieuvre, des tacos au poisson-chat, des hot dogs polonais...

Il la prit par le bras et la força à s'approcher de lui.

— Excuse-moi, lui dit-il doucement. Je n'aurais jamais dû t'attirer dans un endroit pareil. Je n'avais pas pensé que cela te rappellerait de mauvais souvenirs.

— Ce n'est rien.

Cette fois, son sourire était moins forcé.

— Je suis contente d'être ici avec toi.

— Vraiment ?

— Je t'assure. C'est...

Elle fit un geste vague vers le tourbillon de couleurs et de musique autour d'eux.

— C'est si... écossais !

Il eut envie de rire. Rien n'était moins écossais que ce piège à touristes et cette exploitation commerciale de traditions à moitié assimilées. D'un autre côté, Brianna avait raison. C'était aussi très écossais : l'illustration typique du talent millénaire de ses compatriotes pour la survie, de leur faculté à s'adapter à toutes les situations... et d'en tirer profit par-dessus le marché !

Il la serra contre lui. Ses cheveux fleuraient bon l'herbe fraîche et il pouvait sentir son cœur battre sous son tee-shirt.

— Toi aussi tu es un peu écossaise, tu sais, lui dit-il à l'oreille.

Il la lâcha. Ses yeux brillaient toujours autant, mais d'une autre émotion.

— Tu as sans doute raison, répondit-elle. Mais ça ne veut pas dire que je sois obligée de manger du haggis, n'est-ce pas ? J'en ai vu sur le stand là-bas. Je crois que je préfère encore les brochettes de pieuvre.

Il crut qu'elle plaisantait, mais ce n'était pas le cas. Apparemment, la ressource principale du centre était les « foires ethniques », comme le leur expliqua l'un des vendeurs :

— L'autre jour, on a eu des Polonais qui dansaient la polka ; une autre fois, c'étaient des Suisses qui iodlaient. Je ne vous dis pas combien de coucous on a vendu ce jour-là ! On a eu aussi des festivals des fleurs espagnols, italiens, japonais... vous ne pouvez pas imaginer le nombre d'appareils photo qu'un Japonais peut trimballer sur lui, je n'avais jamais vu ça !

Il leur tendit deux assiettes de carton sur lesquelles étaient posés des hamburgers et des frites.

— Ce qu'il y a de bien, continua-t-il, c'est que ça change toutes les deux semaines, alors on ne s'ennuie pas. Nous autres,

les stands de boustifaille, on sait faire toutes les cuisines du monde, tout dépend du thème de la soirée.

Il scruta Roger avec une expression amusée :

— Vous êtes écossais ou c'est juste que vous aimez vous balader en jupe ?

Ayant déjà entendu plusieurs dizaines de variantes de cette plaisanterie, Roger se contenta de le gratifier d'un regard las.

— Comme disait ma tante, déclara-t-il en forçant son accent écossais, « Quand tu enfiles ton kilt, mon garrçon, tu sais que tu es un homme ! ».

Le vendeur fit une moue admirative, tandis que Brianna levait les yeux au ciel.

— Les blagues sur les kilts ! marmonna-t-elle. Si tu t'y mets, toi aussi, je m'en vais.

Roger lui adressa un grand sourire.

— Tu ne ferais pas ça, tout de même ! Quoi ? Abandonner un homme simplement parce qu'il veut bien te dire ce qu'il porte sous son kilt ?

— Oh, je suis sûre que tu ne portes rien sous ton kilt, rétorqua-t-elle.

La jeune femme fit un signe du menton vers son *sporrán* avant d'ajouter :

— Tout comme je ne doute pas que ce que tu caches là-dessous soit en parfait état de fonctionnement, pas vrrrai ?

Roger manqua s'étrangler avec sa frite.

— Vous êtes censé répondre : « Donne-moi ta main, ma fille, que je te montre », lui glissa le vendeur. Celle-là, j'ai dû l'entendre une bonne centaine de fois depuis le début de la semaine.

— S'il le dit à présent, répliqua Brianna, je file tout de suite d'ici et je le laisse seul dans les montagnes. Il n'aura qu'à rester ici à manger de la pieuvre.

Roger but une gorgée de Coca et se tut.

Ils eurent largement le temps de se promener de long en large devant les stands. Ces derniers vendaient tout et n'importe quoi : cravates en tissu de tartan, sifflets, bijoux d'argent, cartes d'Écosse indiquant les territoires des clans, sablés écossais, coupe-papier en forme de coutelas, figurines de Highlanders en plomb, livres, disques et toutes sortes d'articles inimaginables sur lesquels on pouvait imprimer un insigne ou une devise de clan.

Roger attirait peu les regards. Si son costume était de meilleure qualité que la plupart des autres, il n'avait rien de surprenant dans ce contexte. Toutefois, le gros de la foule se composait de touristes en jean ou en short, avec ici et là quelques plaids aux couleurs éclatantes.

— Pourquoi MacKenzie ? demanda Brianna en s'arrêtant devant un étal de porte-clefs.

Elle retourna entre ses doigts un petit disque d'argent sur lequel était gravé « *Luceo non uro* » : une devise en latin couvrant ce qui ressemblait à un volcan en éruption.

— Wakefield, ça ne fait pas assez écossais ? reprit-elle. Ou penses-tu que tes confrères d'Oxford n'apprécieraient pas que tu participes à... tout ce cirque ?

— En partie. Mais surtout parce que c'est mon vrai patronyme. Mes parents sont morts pendant la guerre et j'ai été adopté par mon grand-oncle. Il m'a donné son nom de famille, mais mon véritable patronyme est Roger Jeremiah MacKenzie.

— Jeremiah ?

Elle parvint à garder son sérieux mais le bout de son nez se teinta de rose.

— Jérémie ? Comme le prophète de l'Ancien Testament ?

— Ne ris pas, lui dit-il en la prenant par le bras. C'était le nom de mon père. On l'appelait Jerry. Quand j'étais petit, ma mère me surnommait Jemmy. J'aurais pu tomber plus mal. Ils auraient pu m'appeler Ambrose ou Conan.

— Conan ?

— C'était un prénom celtique tout à fait acceptable, avant qu'un illustrateur de bandes dessinées ne s'en empare. En fait, je trouve que Jeremiah était un choix judicieux.

— Ah oui ? Et pourquoi ?

Ils prirent la direction de la scène où un groupe de fillettes au costume amidonné dansaient la gigue highlandaise dans une synchronisation parfaite, leurs rubans et leurs plis impeccables.

— C'est une des vieilles histoires de père – je veux dire : du révérend Wakefield. Il me la racontait toujours en m'expliquant mon arbre généalogique et en m'indiquant les différents personnages de la liste.

*« Ambrose MacKenzie, c'est ton arrière-grand-père, Roger. Il était constructeur de bateaux à Dingwall. Là, c'est Mary Oliphant. Je t'ai déjà dit que j'ai connu ton arrière-grand-mère Oliphant ? Elle a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans, et elle est restée toujours aussi alerte jusqu'à son dernier souffle. Une femme admirable !*

*« Elle a été mariée six fois. Tous ses maris sont morts de cause naturelle, elle me l'a juré. Mais je n'ai inscrit ici que Jeremiah MacKenzie, parce que c'est lui ton ancêtre. C'est le seul avec lequel elle ait eu des enfants, ça m'a toujours étonné.*

*« Je lui en ai parlé une fois. Elle m'a lancé un clin d'œil et a répondu : Is fhearr an giomach na 'bhi gun fear tìghe. C'est un vieux proverbe gaélique qui veut dire : Mieux vaut un homard que pas de mari ! Je ne suis pas sûr de comprendre ce que ça veut dire. Certains de ses hommes étaient juste bons pour faire des maris, mais Jeremiah MacKenzie était le seul assez beau pour mériter de partager sa couche tous les soirs.*

— Je me demande ce qu'elle racontait aux autres, remarqua Brianna.

— Elle n'a pas dit qu'elle ne couchait pas avec les autres de temps en temps, précisa Roger. Mais pas tous les soirs.

— Il suffit d'une fois pour être enceinte, du moins c'est ce que maman déclarait quand elle venait faire ses cours d'hygiène de vie dans ma classe au lycée. Elle dessinait des

spermatozoïdes sur le tableau noir, tous se précipitant vers un gros ovule avec de grands sourires lubriques.

Elle avait rosi à nouveau, mais cette fois d'amusement.

Bras dessus bras dessous, il sentait la chaleur de sa peau à travers son tee-shirt et une certaine tension sous son kilt lui fit regretter de ne pas avoir enfilé le caleçon.

— Outre le fait que je doute que les spermatozoïdes aient une bouche pour sourire, quel rapport avec l'hygiène de vie ?

— « Hygiène de vie » est un euphémisme américain pour tout ce qui touche de près ou de loin à la sexualité, expliqua Brianna. Les filles et les garçons ont droit à des cours différents. Celui des filles s'intitule « *Les mystères de la vie* » et « *Dix façons de dire non à un garçon* ».

— Et le cours des garçons ?

— Je l'ignore, je n'ai pas eu de frères. Mais certaines de mes amies en avaient. L'un d'eux a raconté qu'ils avaient appris dix-huit synonymes d'« érection ».

— Très utile !

Il se demandait pourquoi un seul terme ne suffisait pas.

— Je suppose que cela permet de varier la conversation, dans certaines circonstances.

Elle avait les joues rouges et il sentit la chaleur l'envahir à son tour. Il eut l'impression qu'ils commençaient à attirer les regards des curieux. Il n'avait pas laissé une fille l'embarrasser depuis l'âge de dix-sept ans mais Brianna semblait déterminée à le faire. Puisqu'elle avait commencé, autant la laisser aller jusqu'au bout.

— Hum... Je n'avais jamais remarqué qu'on avait besoin de conversation dans ces cas-là.

— Tu dois en savoir quelque chose.

Ce n'était pas vraiment une question, mais presque. Il comprit enfin où elle voulait en venir. Il resserra son bras, l'attirant plus près de lui.

— Si tu es en train de me demander si j'en ai une, oui. Si tu veux savoir si je le suis, non.

— Si tu es quoi ?

Ses lèvres tremblaient, réprimant une envie de rire.

— Tu veux savoir si j'ai une petite amie en Angleterre, et si j'en suis amoureux, c'est ça ?

— Je t'ai demandé ça, moi ?

— La réponse est non. Enfin, si, mais ce n'est pas sérieux.

Ils arrivaient devant l'entrée des artistes. Il était presque temps qu'il aille chercher ses instruments. Roger se tourna vers la jeune femme d'un air grave.

— Et toi, tu as quelqu'un ?

Elle était assez grande pour pouvoir le regarder droit dans les yeux et assez près pour que ses seins lui frôlent le bras.

— Que disait ton arrière-grand-mère, déjà ? *Is fhearr an gíomach...*

— ... *na 'bhi gun fear tighe.*

— C'est ça. Eh bien, mieux vaut un homard que pas de petit ami.

Elle avança une main et toucha sa broche.

— Je sors parfois avec des hommes, reprit-elle, mais je n'ai pas de petit ami pour le moment.

Il saisit ses doigts au vol et les porta à ses lèvres.

— Prends ton temps, ma fille, murmura-t-il avant de déposer un baiser sur sa main.

Le public gardait un silence inhabituel, rien à voir avec un concert de rock. Cela dit, les gens avaient intérêt à se taire s'ils voulaient entendre quelque chose : il n'y avait ni guitare électrique ni amplis, rien qu'un modeste micro sur une estrade. Mais certains bruits n'avaient pas besoin d'être amplifiés, se dit Brianna. Son cœur, notamment, lui tambourinait dans les tympanes.

Roger était ressorti de sa loge avec sa guitare et son tambour, tenant une petite enveloppe brune.

— Tiens, avait-il dit, j'ai trouvé ça en rangeant un vieux coffre de mon père à Inverness. J'ai pensé que tu le voudrais peut-être.

Elle devinait qu'il s'agissait de photographies mais n'avait pas encore osé les regarder. L'enveloppe était posée sur ses genoux, lui brûlant les cuisses.

Roger chantait bien. Même distraite, elle pouvait dire qu'il était bon. Il possédait une voix de baryton d'une ampleur étonnante et savait s'en servir. Il avait non seulement un beau timbre et un sens inné de la mélodie, mais également la capacité de briser la glace avec le public, comme un véritable artiste. Il fixait la foule, soutenait le regard d'un spectateur ici et là et laissait transparaître ce qu'il y avait entre les paroles et la musique.

Il avait commencé par *The Road to the Isles*, une chanson vive et animée, à frapper dans les mains pendant le refrain en crescendo, avant d'enchaîner avec *The Gallowa' Hills*, transition précédant *The Lewis Bridal Song*, avec un charmant refrain en gaélique. Il fit traîner la dernière note de *Vhair Me Oh*, puis sourit en regardant directement Brianna. Du moins, elle en eut l'impression.

Il annonça :

— Voici maintenant une chanson qui parle du soulèvement de 1745. Elle raconte la célèbre bataille de Prestonspan, où l'armée jacobite du prince Charles-Edouard Stuart mit en déroute les troupes beaucoup plus nombreuses du général anglais Jonathan Cope.

Un murmure d'approbation parcourut le public. Pour beaucoup de spectateurs, cette chanson signifiait quelque chose d'important.

*Cope lança son défi depuis Dunbar.*

*« Charlie, viens donc me voir, si tu l'oses !*

*Je t'apprendrai l'art de la guerre*

*Si tu me rencontres à l'aube. »*

Roger se pencha sur sa guitare, faisant signe à la foule de chanter le refrain avec lui :

*Eh, Johnnie Cope, es-tu en route ?  
Tes tambours sont-ils prêts ?  
Puisque tu le veux, je t'attendrai.  
Il t'en cuira demain à l'aube !*

Brianna sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Cela n'avait rien à voir avec le chanteur ou le public, mais avec la chanson elle-même.

*Lorsque Charlie lut la lettre,  
Il dégaina son épée.  
« Mes braves compagnons, suivez-moi !  
Nous rencontrerons Johnnie Cope à l'aube ! »*

« Non ! » murmura-t-elle en caressant l'enveloppe brune de ses doigts glacés. *Mes braves compagnons, suivez-moi !....* Ses parents y étaient, ce jour-là. C'était son père qui avait mené la charge sur le champ de bataille de Preston.

*... car ce sera un matin sanglant.  
Eh, Johnnie Cope, es-tu en route ?  
Tes tambours sont-ils prêts ?*

Les voix s'élevèrent autour d'elle tandis que le public reprenait le refrain en chœur. Elle sentit la panique l'envahir et crut un instant qu'elle allait s'enfuir, à l'instar de Johnnie Cope. Puis sa peur passa, la laissant écrasée par l'émotion et la musique.

*En vérité, mon brave Johnnie,  
Avec leurs coutelas et leurs philabegs,  
Mes hommes sont las.  
Si je les déçois, ils ne me pardonneront pas,  
Alors bonne chance, mon brave Johnnie !  
Eh, Johnnie Cope, es-tu en route ?....*





*Composition*  
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
par GRAFICA VENETA  
le 25 février 2015.

Dépôt légal février 2015.  
EAN 9782290099612  
L21EDDN000402N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris  
*Diffusion France et étranger : Flammarion*